

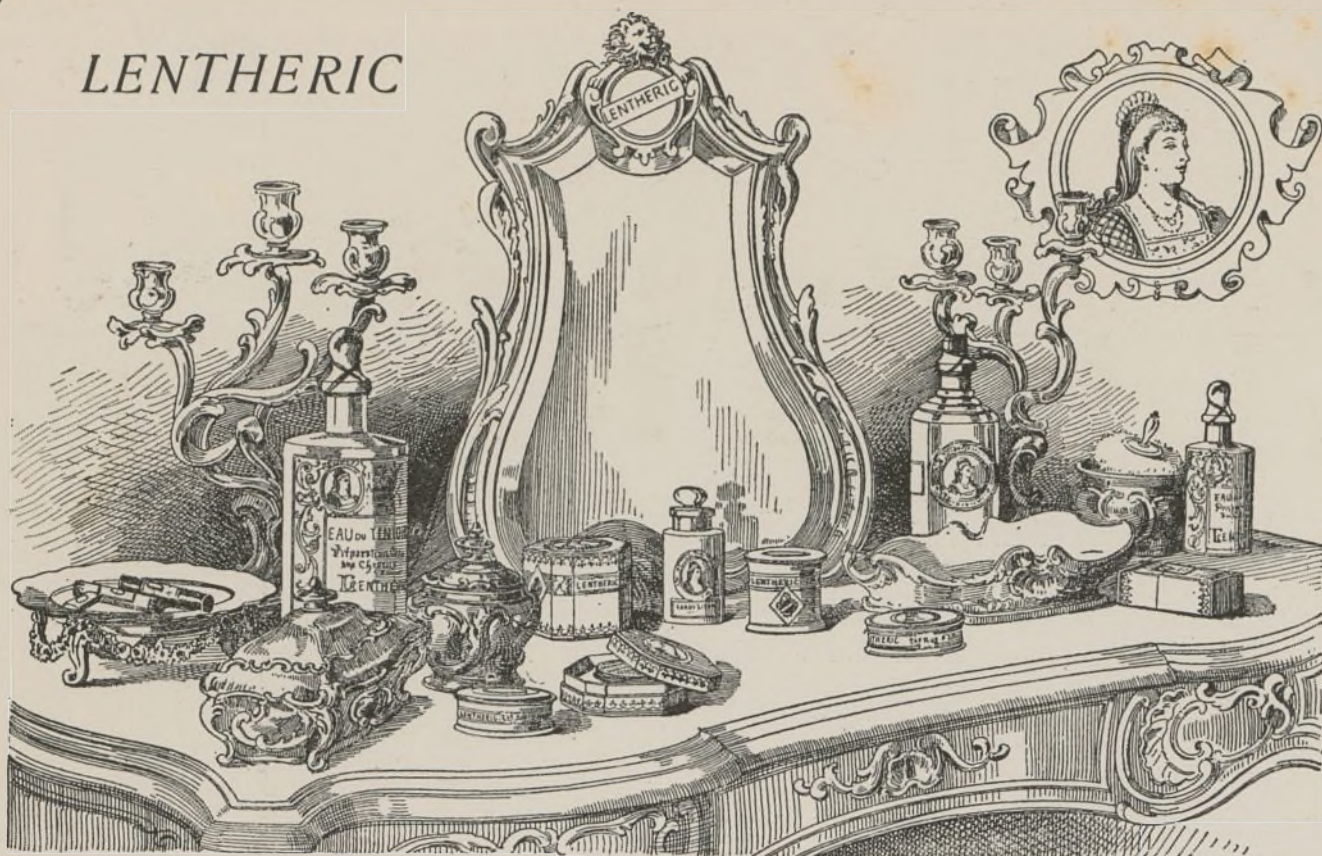
FIGARO ILLUSTRÉ



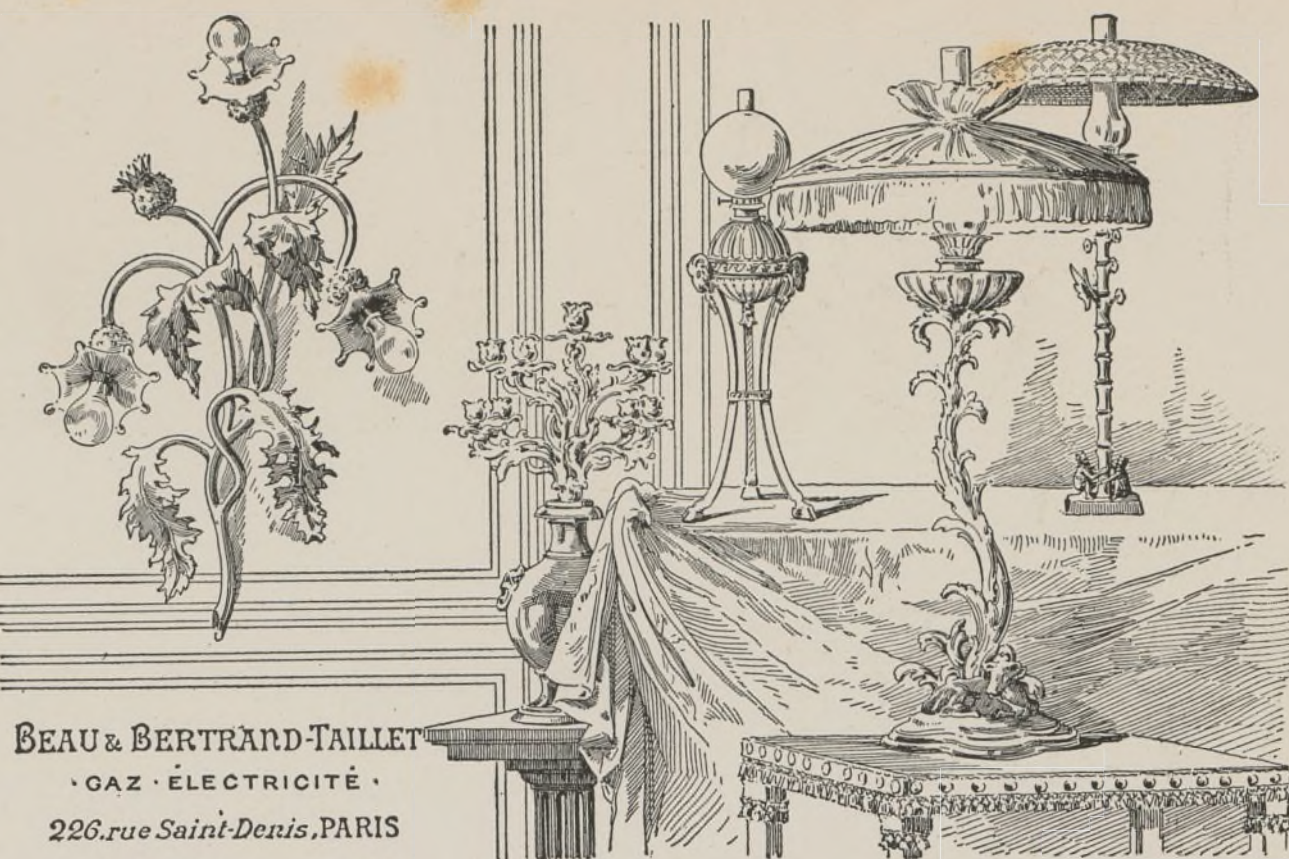
Ayuntamiento de Madrid

F. Deyrolle

LENTHERIC



FARDS DU TINTORET. — 245, RUE SAINT-HONORÉ, PARIS



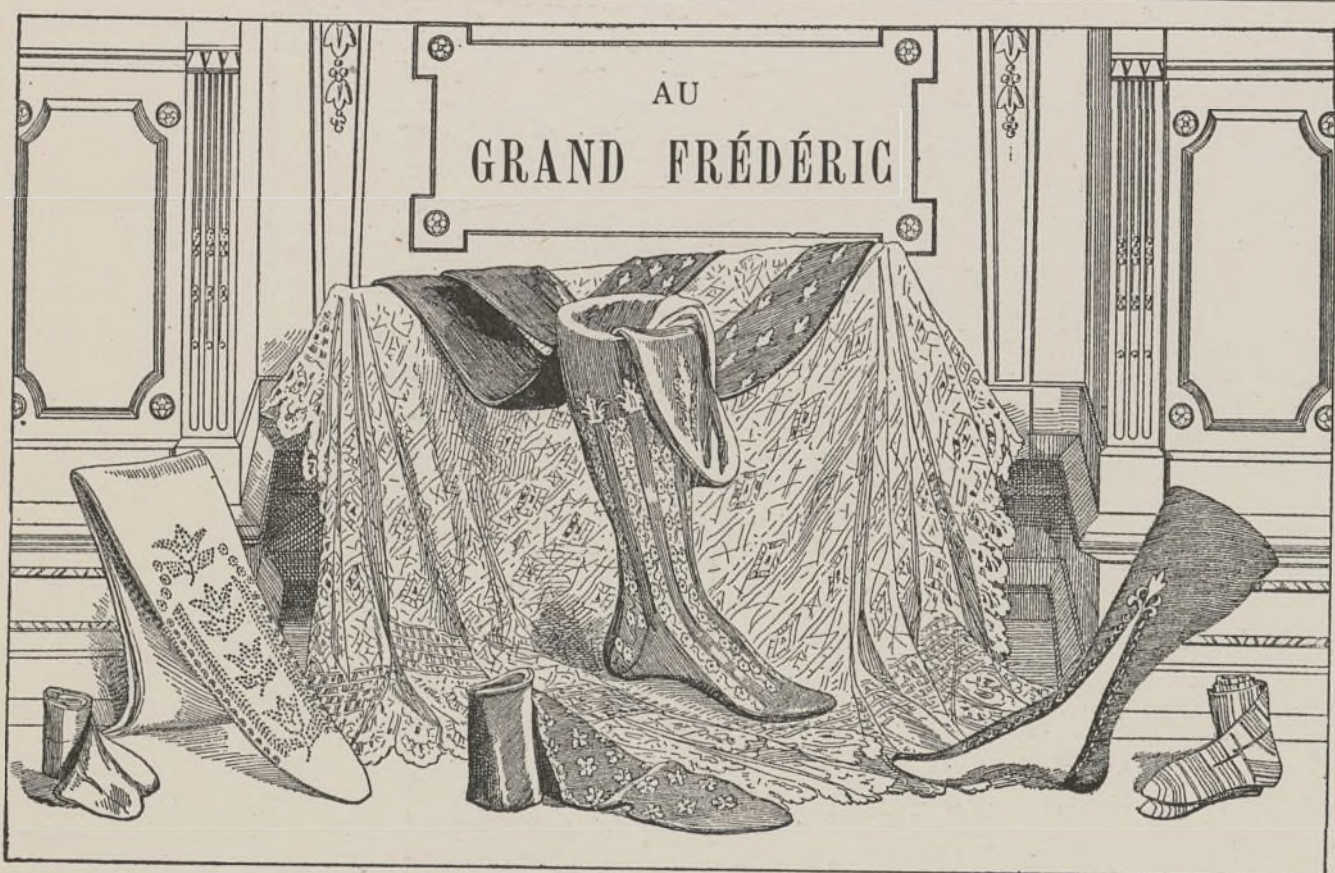
BEAU & BERTRAND-TAILLET
· GAZ · ÉLECTRICITÉ ·
226, rue Saint-Denis, PARIS



Leoty



4, Faubourg Saint-Honoré.



MAGASINS DE BONNETERIE DE LUXE, 5, Faubourg Saint-Honoré.

La plus Grande Manufacture de Voitures
DE LUXE, DEMI-LUXE & DE COMMERCE
La Carrosserie Industrielle
ANC^{TE} MAISON AD. SAMUEL

EXPOSITION INTERNATIONALE 1889
MÉDAILLE D'OR

228
Faub⁹ St-Martin
PARIS

USINES MODÈLES
78
Rue Claude Decaen
REUILLY-PARIS
ET
10, Rue de l'Abreuvoir
COURBEVOIE Seine

EXPOSITION INTERNATIONALE 1890
DIPLOME D'HONNEUR

Exposition Internationale, 1890. — DIPLOME D'HONNEUR

Compagnie Coloniale



CHOCOLATS



QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ

Une SEULE QUALITÉ (QUALITÉ SUPÉRIEURE)
Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle (300 gr. environ) 6 fr.; petit modèle (150 gr. environ) 3 fr.

Entrepôt général : Avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS



La seule véritable Eau de Botot, 17, rue de la Paix.

FIGARO ILLUSTRÉ

Septembre 1891



LA CARAVANE ÉGYPTIENNE

AU JARDIN D'ACCLIMATATION

(Photographie directe).

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

La Demoiselle d'honneur, par STANISLAS REJCHAN.

Isabelle, par GUSTAVE JACQUET.

La Caravane égyptienne au Jardin d'Acclimatation (reproductions directes).

Le Mois parisien, par LA GRANDVILLE.

Le Hohenzollern, yacht de l'empereur d'Allemagne (reproduction directe).

La Mode, par CLAIRE DE CHANCENAY ; illustrations de L. VALLET.

La Demoiselle d'honneur, par AUGUSTIN FILON ; illustrations en couleurs de S. REJCHAN.

Les Pommes de Saint-Jean, par JEAN RAMEAU ; illustrations de LAURENT-DESROUSSEAUX.

La Noël de Lucette, par HENRY GRÉVILLE ; illustrations en couleurs de ANDRÉ BROUILLET.

Une Commission locale, par LUCIEN DESCAGES ; illustrations de EUGÈNE BULAND.

COUVERTURE : *Pêcheuse de Moules*, par DEYROLLES.

Le Mois Parisien

« Sainte Russie ». — *La fin de l'isolement*. — *L'incognito des souverains*. — *Les rois à Paris*. — *Le Hohenzollern et l'Aigle*. — *Souvenirs fragiles et souvenirs d'airain*. — *La statuomanie*. — *Le collier de Léonide Leblanc*. — *Les mots sans féminin*. — *Conversations avec les planètes*. — Auguste Vitu.

Tout à la Russie ! La réception de Cronstadt et la visite du grand duc Alexis ont « emballé » Russes et Français, qui se donnent la main par-dessus l'Europe, car ils ont le bras long. C'est de l'enthousiasme.

On l'a trouvé un peu exagéré ; mais il n'est du moins pas déplacé. Que n'a-t-on pas dit au sujet de notre fameux « isolement en Europe ? »

Aujourd'hui, cet isolement cesse et les avantages que présente une alliance franco-russe, même latente, pour le maintien de la paix comme pour l'éventualité d'une guerre, éclatent nettement à tous les yeux.

Au sujet du grand-duc Alexis, la curiosité un peu gênante des foules et les indiscretions du reportage ont égayé les chroniqueurs et les vaudevillistes.

L'incognito des souverains et des princes nous fait toujours rire. C'est le secret de Polichinelle. En général, d'ailleurs, l'incognito a l'avantage de permettre aux princes qui sont l'objet d'ovations de déclarer qu'ils ne les ont point sollicitées et les subissent malgré eux.

En cas de réception discrète, l'incognito explique également cette discrétion qui, sans lui, pourrait passer pour de la froideur. C'est donc une très jolie invention de la saine diplomatie.

En fait de personnalités impériales ou royales, nous avons été gâtés ce mois-ci, et la foule idolâtre a pu acclamer, outre le grand-duc Alexis, le roi des Hellènes et le roi Alexandre de Serbie.

Ce dernier, qui n'a que quinze ans, est le filleul de l'empereur de Russie. Voilà trente mois qu'il règne par l'intermédiaire de ses ministres. Il lui a fallu souscrire à l'abdication de son père, à l'exil de sa mère, à beaucoup de mesures rigoureuses qui ont dû faire trembler sa main.

La vie se présente souvent, pour les jeunes souverains, sous un aspect austère et mélancolique. Ils sont les prisonniers de l'étiquette et de la police des cours. Ils ne vivent pas pour eux, ils n'ont pas d'âge et ils ignoreront toujours la joie d'être libre.

N'y a-t-il pas une sorte de fatalité qui plane sur certains souverains ?

Quelle chose étrange que ces accidents successifs arrivés à Guillaume II à bord du *Hohenzollern*, au moment même où la France et

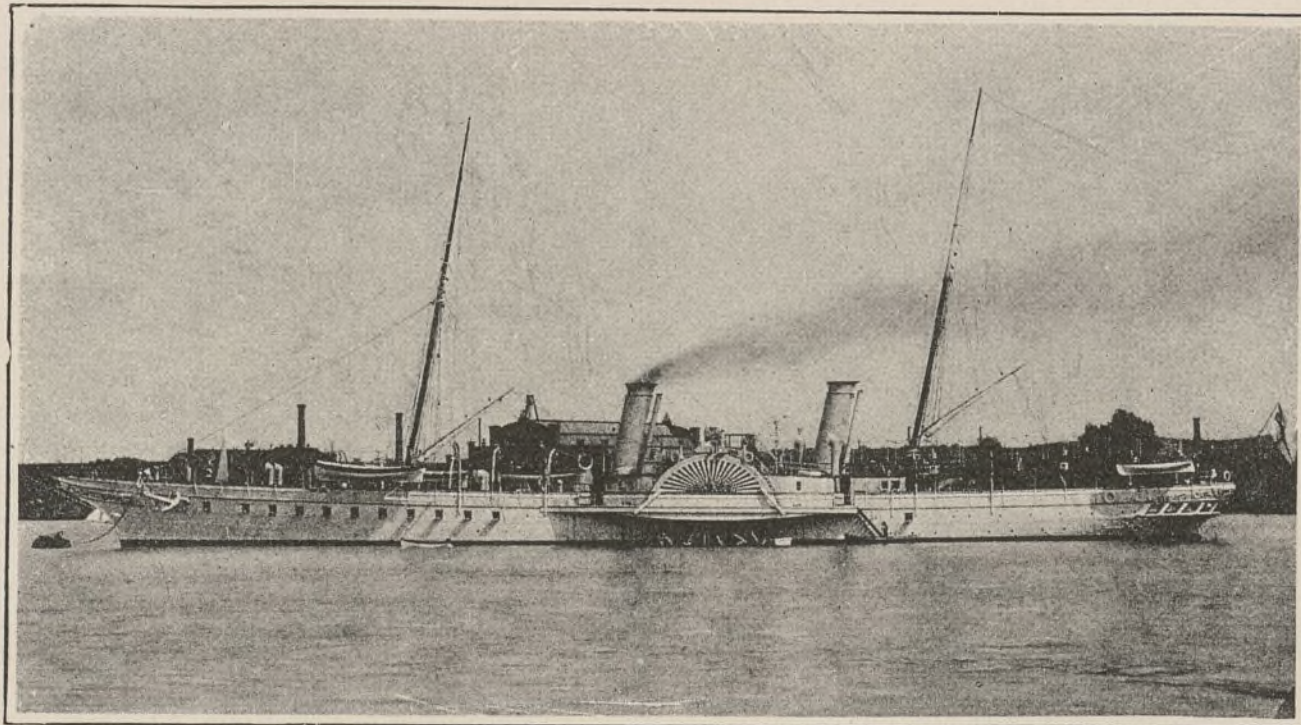
la Russie consacraient leur bonne entente ! Des gens superstitieux verraient dans ce rapprochement un avertissement et comme un présage. Les empereurs et les empires sont fragiles, et les faux pas du souverain semblent annoncer quelquefois le danger que court leur œuvre.

Nous donnons dans ce numéro un dessin représentant le *Hohenzollern* d'après une photographie.

Tandis que ce yacht impérial allemand faisait parler de lui dans des conditions si mystérieuses, un autre yacht impérial, l'*Aigle*, relié d'un empire écroulé, était vendu à Cherbourg.

Que de souvenirs rappelle ce navire !

C'est sur l'*Aigle* que Napoléon III fit son voyage d'Algérie en 1865. C'est sur l'*Aigle* que l'Impératrice s'embarqua pour aller assister à l'inauguration du canal de Suez. L'empire était alors à l'apogée de sa puissance et l'Impératrice fut l'objet, à Constantinople comme à Port-Saïd, d'une réception inouïe et triomphale. Depuis, l'*Aigle* est resté tristement dans le port de Cherbourg, où il a subi l'injure lente et mordante des flots et du ciel. Ce n'est maintenant qu'une ruine historique, vouée aux démolisseurs. *Sic transit...*



LE HOHENZOLLERN, YACHT DE L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE.

Tandis que se dispersent les souvenirs fragiles, le bronze se dresse partout en souvenirs impérissables et les statues se multiplient sur tous les points du territoire. Paris en fait une consommation que beaucoup trouvent excessive. Que d'hommes de bronze on déterrerait dans le sol si jamais la *Ville lumière* passait à l'état de ruine ! C'est toute une population de politiciens, d'artistes, de littérateurs et de savants.

On inaugure un jour la statue de La Fontaine et le lendemain celle de Danton. On parle de statuer également Robespierre.

On inaugure un jour la statue de La Fontaine et le lendemain celle de Danton. On parle de statuer également Robespierre.

Consolons-nous en songeant que ces débauches statuariques permettent aux sculpteurs d'exercer leur art ingrat et de toucher quelques sommes sur les budgets municipaux.

Ces artistes devraient bien, toutefois, varier un peu les attitudes de leurs héros. La statue de Danton fait le même geste que celle de Gambetta, laquelle fait le même geste qu'un Mirabeau très reproduit en simili-zinc. C'est toujours le même bras et le même index tendus sous le même angle. Il en résulte une déplorable monotonie. Les politiciens ont fait assez de pirouettes dans leur vie pour que les sculpteurs n'aient que l'embarras dans le choix de leurs attitudes successives.

Des souvenirs d'un autre ordre et assurément moins anciens ont été évoqués par la vente de Léonide Leblanc.

La gracieuse artiste n'a guère, paraît-il, que quarante-cinq ans, bien que des dictionnaires peu courtois l'aient fait naître vers 1839. Tout a été dit sur cette vente et sur les débats de Léonide Leblanc avec M. Bloch au sujet de l'achat du fameux collier dont celui-ci a refusé de prendre livraison.

La question de savoir s'il avait raison ou tort est bien délicate. Il est certain qu'un objet peut avoir de la valeur non seulement parce qu'il est précieux, mais parce qu'il se rattache à un ordre de souvenirs soit intimes, soit historiques.

Le petit chapeau de Napoléon, sa redingote grise, n'ont aucune valeur intrinsèque. On n'en voudrait pas au Temple, dans le rayon des *décrochez-moi ça* ; mais, comme reliques du grand homme, elles pourraient atteindre un prix élevé en vente publique.

Si donc on met dans une vente, comme ayant appartenu à une certaine personne, un objet qui n'a pas été sa propriété, il y a une sorte de fraude commise.

Toutefois, puisque Léonide Leblanc affirme que le collier qu'elle a vendu était bien celui qu'elle portait dans *Joseph Balsamo*, il faut l'en croire. La galanterie la plus élémentaire et peut-être même l'égouté nous le conseillent.



On sait que Léonide Leblanc a publié deux romans : *Les Comédiennes de l'amour* et *Mademoiselle Maxima*. Doit-on dire qu'elle en est l'auteur, ou qu'elle en est l'autorresse ? Une femme de lettres talentueuse, madame Gagneur, a soulevé la question de ces mots jusqu'ici sans féminin : *auteur, écrivain, orateur, administrateur, sculpteur, partisan, témoin, confrère, sauveur*, etc. Elle voudrait que l'Académie ne laissât pas ces vocables éternellement seuls, et qu'elle leur donnât des compagnes.

L'Académie y peut-elle quelque chose ? J'en doute. En pareille matière, c'est l'usage qui est le grand maître, et ce sont les écrivains qui créent l'usage.

Déjà, sous nos yeux, et récemment, le mot *docteur* a pris femme, et *doctoresse* est devenu du langage courant.

Il en sera de même des autres mots. On commence à dire *oratrice, administratrice et sauveuse*. On écrit également *autoresse*, « auteuse » étant une rime trop exacte à « menteuse », et surtout à « sauteuse ».

Partisane ne serait pas mal, sculptrice est possible, quoique bien dur ; témoin me semble sans intérêt. Quant au féminin de confrère, qui ne peut être que consœur, la nécessité ne s'en fait pas beaucoup sentir ; mais, si madame Gagneur y tient, rien ne l'empêche de l'écrire quand elle s'adresse aux autres femmes de lettres. C'est innocent et, à la longue, on s'y ferait. Il y a des mots plus choquants, et l'on s'habitue d'ailleurs à tout.



Tandis que madame Gagneur (pourquoi pas Gagneuse ?) rêve une réforme de la langue, madame veuve Guzman, qui ne connut pas d'obstacles, lègue cent mille francs au terrien qui trouvera le moyen de parler par signes avec les habitants d'une autre planète et de recevoir leur réponse. Le téléphone n'étant pas encore établi entre les diverses planètes, on comprend l'impatience de madame Guzman. C'est un besoin bien féminin que de tailler une bavette avec l'univers entier. Toutefois, aucune femme n'avait donné jusqu'ici une preuve aussi convaincante de son goût pour le bavardage. On ignore encore si l'Académie des sciences acceptera le legs Guzman.

Madame Guzman a excepté de son legs ceux qui arriveraient à causer avec la planète Mars. Pourquoi ? C'est injuste. Si j'étais à la place de la planète Mars, je serais vexé. Madame Guzman est, dit-on, veuve d'un capitaine d'artillerie ; voilà peut-être la clef de l'énigme. Elle ne veut pas que des demoiselles de mœurs légères puissent causer avec l'âme de son mari, qui se promène évidemment dans la planète Mars, en sa qualité d'âme d'ancien militaire.



Nous ne saurions clore cette chronique sans rendre hommage à Auguste Vitu, que ses amis, c'est-à-dire quiconque a un nom dans les arts et dans les lettres, conduisaient récemment à sa dernière demeure. Vitu, qui savait tout et qui avait montré dans toutes les branches du journalisme des facultés de premier ordre, rédigeait depuis vingt ans, au *Figaro*, la critique théâtrale. Ses jugements, dictés par un goût sûr, par une probité absolue et par une incomparable érudition, faisaient autorité et avaient une grande influence sur le verdict du public. Sa physionomie était archiconnue, et l'on sera étonné de ne plus voir, aux premières, son profil de bonapartiste classique, aux moustaches noires et cirées.

Vitu, en politique, était resté fidèle aux hommes et aux souvenirs

du second Empire, qu'il avait soutenus d'une façon énergique et brillante dans divers journaux.

En littérature, il était de tendances romantiques, et il défendit toute sa vie, comme un de ses amis l'a rappelé avec justesse, ces deux grandes choses dont il avait le respect : la langue française et la moralité dans l'art. Les symbolistes et le Théâtre libre ont attristé ses derniers jours.

LA GRAND'VILLE.

La Caravane Égyptienne

AU JARDIN D'ACCLIMATATION

Le *Figaro Illustré* aurait manqué à tous ses devoirs vis-à-vis de ses lecteurs, s'il n'avait pas braqué son objectif sur la caravane égyptienne, dès son arrivée à Paris, comme il l'a fait pour les Somalis et les Dahoméens.

Nous sommes heureux, d'ailleurs, de nous associer à l'œuvre si intéressante de la Société du Jardin d'Acclimatation. Cette exhibition est la dix-huitième que cet établissement offre au public, et l'on ne saurait trop le remercier de ses efforts ; il faudrait pouvoir raconter en détail le dessous de toutes ces exhibitions, en exposer les incroyables difficultés et les sacrifices qu'elles nécessitent.

C'est là de la géographie et de l'ethnographie en action ; ce sont des leçons de choses, des leçons d'hommes et des leçons de bêtes. Le public, souvent peu éclairé qui défile devant ces spectacles exotiques, en reçoit, sans s'en rendre compte, un certain élargissement de notions : il comprend que le monde n'est point limité dans le cercle borné de son activité personnelle, et que d'autres individus vivent, agissent et semblent heureux dans des conditions d'existence toutes différentes.

Ce ne sont point ici des sauvages ni des peuples primitifs : ce sont au contraire les descendants de races qui, depuis bien des milliers d'années, nous ont précédés dans la civilisation. Alors que nos aïeux vivaient dans des cavernes, couverts de peaux de bêtes, cousant leurs vêtements avec des aiguilles faites d'arêtes de poisson et taillant leur bois avec des outils de silex,

l'Arabe et l'Égyptien étaient déjà tels que nous les voyons aujourd'hui, et munis d'une civilisation complète.

Notre premier dessin, où nous avons groupé la plus grande partie de la caravane, nous dispense d'une description détaillée.

Cette caravane se compose de cent vingt personnages, Fellahs, Bédouins, Arabes, Berbérins, Souahélis ; elle mène à sa suite quatre-vingts animaux, ânes blancs, dromadaires et chevaux du désert, buffles, chèvres, moutons.

Le défilé de cette troupe, sur la grande pelouse transformée en oasis, grâce à deux bouquets de hauts palmiers, est certainement le spectacle le plus féerique que l'on puisse imaginer. Elle est commandée par un cheick, d'admirable tournure.

L'exhibition est complétée par un campement arabe, avec ses tentes basses, par un village nègre avec ses cases recouvertes de bambous et de joncs, et enfin par un bazar égyptien qui réunit toutes les industries spéciales : on y rencontre un atelier de potier, une boutique de barbier, un marchand de tapis, etc., le tout complété par un café où l'on boit le moka dans de petites tasses, au son du tarabouk et en regardant les poses lentes et ondulées de jeunes danseuses.

T. G.

La Mode

Une femme de beaucoup d'esprit et de goût disait, ces jours derniers, que la mode doit être « ce qui vous sied le mieux ».

Elle avait absolument raison et, en effet, c'est folie de vouloir servilement suivre les indications que vous donnent certains couturiers ou couturières, en vous disant que c'est la mode et qu'il n'y a pas à sortir de là. En agissant ainsi, on se met, non pas en femme élégante, mais tout simplement sur le même pied que ces employées qui, d'après un nouveau système de réclame, se promènent à travers la ville exhibant la nouvelle étoffe ou la nouvelle coupe que leur patron est en train de lancer. On les appelle des « mannequins ». Si elles sont souvent

ridicules, elles ont au moins, comme compensation, le plaisir de porter une riche toilette qui ne leur coûte rien. Mais, payer très cher pour être le « mannequin de la maison X ou de la maison Y, c'est une naïveté trop grande.



Il faut donc, tout en suivant les règles générales de la mode en faveur, savoir l'approprier à sa propre personne. Ainsi la robe collante qu'on porte en ce moment est excessivement gracieuse et sied à merveille aux personnes bien faites qui ne l'abandonneront, c'est le cas de dire, qu'à leur corps défendant. Au contraire pour certaines femmes trop maigres ou trop boulotées, elle devient grotesque. Il faut donc pour ces dernières une légère modification. J'ajouterai que c'est là que se révèle le véritable talent de la couturière qui doit corriger le patron, de façon à dissimuler les défauts de sa cliente. La robe, prise dans son ensemble, n'en reste pas moins collante et par conséquent à la mode. Mais il y a certains petits détails qui l'empêchent d'être ridicule, ce qui arriverait forcément si on se contentait de la tailler d'après les indications générales.

C'est même là ce qui motive la campagne que continue à outrance tout un parti qui a déjà été baptisé le clan des « mal bâties », en faveur du retour des paniers, grâce auxquels les femmes les plus disgracieuses mettraient à leur niveau celles à qui la nature a donné les grâces de la Vénus de Milo.

En ce moment, la mode rend facile un choix intelligent. Ainsi nous avons comme choix de manteaux la jaquette, toujours en grande faveur, et le petit collet qui commence à être adopté. Pour quelqu'un qui a les épaules étroites ou, au contraire, trop carrées, il

devient précieux. Je dois à la justice de déclarer que ce n'est pas son seul avantage. Le collet ou pèlerine est d'un usage commode, pas trop chaud et pas encombrant. Son seul défaut est d'avoir trop été banalisé par les magasins de confections. Mais nos grands couturiers ont créé quelques modèles nouveaux qui permettent de se distinguer quand même. Par exemple le petit collet abbé de cour, un peu flottant, et très simple, nous repose un peu des profusions d'ornement et surtout de cabochons qui tiraient l'œil cet hiver.

Très commode et très pratique aussi la grande pèlerine cape, en soie écossaise ou changeante. Elle est, pour ainsi dire, indispensable aux eaux ou aux bains de mer. Elle protège la toilette délicate que compromettrait si vite la poussière d'eau de mer, causée par le choc de la vague sur les rochers.

Je sais bien que pour les excursions sur la plage ou sur la falaise, le mieux est encore de s'en tenir au lainage. On en fait de si souples, de si légers, qu'ils valent bien les autres tissus dits d'été, mais c'est égal, il faut quand même prendre ses précautions.

Je ne ferai point aujourd'hui beaucoup de descriptions de toilettes. Celles d'été sont toutes sorties et nous avons encore le temps de songer à celles d'automne. Une pourtant, celle dont nous donnons le dessin. C'est une adorable toilette de promenade : veste Louis XV en pékin vert d'eau et noir ; haut de manches à l'italienne en gaze vert d'eau ; chemisette de surah vert ; jupe de lainage blanc, avec, dans le bas, deux galons de satin noir.

J'y joindrai la description de l'autre dessin, fait à l'usage de celles de mes lectrices qui, après les plaisirs des courses, de la navigation de plaisance et du lawn-tennis, voudraient goûter ceux de la chasse.

C'est un costume à la fois élégant et pratique : veston de velours à côtes, vert bouteille ; gilet de flanelle blanche, culotte Chantilly en velours vert ; bas écossais ; guêtres de cuir fauve. Il est bien entendu que ce costume est uniquement pour la chasse à



pied. Je m'occuperai de la chasse à courre en même temps que de la vie de château.

CLAIRE DE CHANCENAY.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest fait délivrer, sur tout son réseau, des cartes d'abonnement nominatives et personnelles, en 1^{re}, 2^e et 3^e classe.

Ces cartes donnent droit à l'abonné de s'arrêter à toutes les stations comprises dans le parcours indiqué sur sa carte et de prendre tous les trains comportant des voitures de la classe pour laquelle l'abonnement a été souscrit. Les prix sont calculés d'après la distance kilométrique parcourue.

La durée de ces abonnements est de trois mois, de six mois ou d'une année. — Ces abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Voyages dans les Pyrénées

La Compagnie d'Orléans délivre toute l'année des billets d'excursion comprenant quatre itinéraires différents permettant de visiter le Centre de la France, les stations hivernales des Pyrénées et du Golfe de Gascogne.

Les prix des billets sont les suivants :

1^{er} Itinéraire : 1^{re} classe, 225 francs. — 2^e classe, 170 francs.

DURÉE DE VALIDITÉ : 45 JOURS

2, 3 et 4^e Itinéraires : 1^{re} classe, 180 francs. — 2^e classe, 135 francs.

DURÉE DE VALIDITÉ : 30 JOURS

La durée de ces différents billets peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes de 10 jours, moyennant paiement, pour chaque période, d'un supplément de 10 0/0 du prix du billet.

Enfin, il est délivré de toute gare des Compagnies d'Orléans et du Midi, des billets *Aller et Retour* de 1^{re} et 2^e classe réduits de 25 0/0, pour aller rejoindre les itinéraires ci-dessus, ainsi que de tout point de ces itinéraires pour s'en écarter.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

VOYAGES A PRIX RÉDUITS

Excursions en Suisse

Billets d'aller et retour de Paris à Berne et à Interlaken, via Dijon, Pontarlier, Neuchâtel, ou réciproquement, valables pendant 60 jours. — De Paris à Berne : 1^{re} classe, 110 fr. 30 ; 2^e classe, 82 fr. 30 ; 3^e classe, 60 fr. 45. — De Paris à Interlaken : 1^{re} classe, 121 fr. 95 ; 2^e classe, 91 fr. 85 ; 3^e classe, 66 fr. 30. — Franchise de 30 kilogr. de bagages sur le réseau P.-L.-M. Arrêts facultatifs sur tout le parcours. Ces billets sont délivrés du 15 avril au 15 octobre, à la gare de Paris-Lyon et dans les bureaux-succursales et agences de la Compagnie P.-L.-M.

Billets de Voyages circulaires à itinéraires fixes de 1^{re} et 2^e classe, à prix réduits, pour excursions en France, en Algérie, en Tunisie, en Italie, en Suisse, en Autriche, en Espagne et en Portugal. Arrêts facultatifs. Combinaisons très variées. Délivrance permanente des billets. Consulter le Livret-Guide de la Compagnie P.-L.-M., vendu 0 fr. 30 dans toutes les gares du réseau.

Billets individuels et Billets de famille de Voyages circulaires à itinéraires tracés par les voyageurs eux-mêmes, 1^{re}, 2^e, et 3^e classe, pour excursions sur le réseau P.-L.-M. Validité : 30, 45 ou 60 jours. Faculté de prolongation. Réductions : 20 à 50 0/0. Arrêts facultatifs. Délivrance permanente des billets dans toutes les gares du réseau. Demander les billets 5 jours à l'avance. Consulter le Livret-Guide de la Compagnie P.-L.-M. vendu 0 fr. 30 dans toutes les gares du réseau.

CHEMIN DE FER DU NORD

PARIS — LONDRES

Cinq services rapides dans chaque sens. — Trajet en 7 h. 1/2. — Traversée en 1 h. 1/4.

Tous les trains, sauf le Club-Train, comportent des 2^e classes.

Départs de Paris : Via Calais-Douvres : 8 h. 22, 11 h. 30 du matin, 3 h. 30 (Club-Train n'a pas lieu le samedi) et 8 h. 25 du soir. — Via Boulogne-Folkestone : 10 h. 10 du matin.

Départs de Londres : Via Douvres-Calais : 8 h. 20, 11 h. du matin, 3 h. 15 (Club-Train n'a pas lieu le dimanche) et 8 h. 15 du soir. — Via Folkestone-Boulogne : 10 h. du matin.

Un service de nuit accéléré à prix très réduits et à heures fixes via Calais, en 10 heures.

Départ de Paris à 6 h. 10 du soir. — Départ de Londres à 7 h. du soir.

Un service de nuit à prix très réduits et à heures variables, via Boulogne-Folkestone.

Les reproductions de tableaux et de dessins publiées par le Figaro Illustré sont sa propriété exclusive.

Il est interdit de retirer ces reproductions des fascicules et de les vendre séparément.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50. ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du Figaro, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue de Provence, à qui l'on doit également adresser les demandes de fascicules parus.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières



LA DEMOISELLE D'HONNEUR

PAR AUGUSTIN FILON

LORSQUE Florence Damville et Minnie Floyd s'embrassèrent en pleurant, à la porte de *Gordon-House*, où elles avaient été élevées ensemble dans le pensionnat des vénérables demoiselles Pettman, à Brighton, elles se jurèrent de s'écrire tout ce qui leur arriverait, tout ce qu'elles feraient, tout ce qu'elles penseraient, jour par jour, heure par heure, minute par minute. Vingt jeunes figures excitées paraissaient aux fenêtres, encadrées dans des flots de cheveux blonds ou bruns; vingt menottes blanches (à part quelques taches d'encre) s'agitaient gentiment en signe d'adieu; vingt bouches fraîches criaient : *good bye, dear!* mais Minnie Floyd était la seule qui fût vraiment émue. Les bonnes joues ruisselantes de pleurs, la poitrine gonflée de gros sanglots, elle ne savait que serrer son amie sur son cœur en murmurant : « O ma Florry, *my darling!* »

La malle était déjà chargée sur l'omnibus, lorsque miss Damville souffla ces mots dans l'oreille de son amie :

« Si vous vous mariez avant moi, je veux être votre demoiselle d'honneur, rappelez-vous ! »

— Je vous le jure, chérie. D'abord, il faut qu'il vous plaise !... Je ne veux pas épouser un homme qui ne plairait pas à ma meilleure amie ! »

Ces mots se perdirent dans le bruit des roues.

C'est en exécution de cette promesse sacrée que miss Damville, quatre ans plus tard, descendait à la gare de Blackheath, près Londres, venant de Liverpool où son père (Damville Ritchie and Co), demeurait avec toute sa famille.

« Miss Damville, je pense ? dit un jeune homme en soulevant son melon brun d'un air assez gauche.

— Parfaitement, répondit Florence avec aplomb.

— Ces demoiselles n'ont pu venir au-devant de vous. La modiste est arrivée par le dernier train; on essaye des chapeaux. C'est pourquoi je suis venu vous chercher avec le *trap*. »

Il oubliait de se présenter, de dire qui il était. Un domestique ? Impossible ! Un commis de M. Floyd (Floyd, Barnard and Co, *limited*, chevilles et boulons en bois, Saint-Mary-Axe, East London) ? Pourquoi pas ? Serait-ce le fiancé par hasard, ce garçon aux gros pieds, à l'air bonasse et un peu attristé, qui marchait bêtement à côté d'elle, en tendant le cou, et qui lui faisait répéter tous les mots avec un stupide : *I beg pardon?* comme s'il eût été sourd. Et cette jaquette défraîchie, cette fleur fanée dont la tige est cassée ! Non, vraiment, si c'est là le fiancé !... Pauvre Minnie !

Tandis que ces idées désobligeantes lui traversaient l'esprit, elle souriait d'un sourire céleste à l'infortuné. On monta dans la petite voiture, à peu près semblable à celles où les bouchers font leur tournée du matin : le genre le veut ainsi. D'un clappement de langue, le jeune gentleman mit en branle le poney.

« Quelle charmante bête ! » fit Florence extasiée.

Et elle continuait le cours de ses hypothèses.

« Qui est ce garçon, pour l'amour de Dieu ? Un frère ?... Mais non, Minnie n'a pas de frères. Rien que des sœurs, cinq, je crois ! Ah ! j'y suis : c'est Teddy. »

Teddy (abréviation d'Alfred), était un neveu de Mr. Floyd, dont le nom revenait sans cesse dans les conversations du pensionnat, et plus tard dans les lettres de Minnie. Orphelin et pauvre, Teddy avait été élevé avec ses cousines. A la fois très utile et très effacé, Teddy, suivant la façon dont vous l'envisagiez, tenait une grande place dans la maison et n'en tenait aucune. Très souple, très complaisant, jamais grognon, jamais fatigué, toujours prêt, agissant sans bruit, capable d'assortir un ruban, d'acheter un cheval, de conduire un procès. En somme, un être sans prétention et sans conséquence. Lorsqu'il frappait à la porte et qu'on criait, d'une voix perçante et effrayée : « Qui est là ? » il s'empressait de répondre : « C'est moi ! » Aussitôt on disait : « Oh ! ce n'est que Teddy ! »

Et on le laissait entrer, même quand on était en jupon et en corset. Les épaules roses et les bras blancs des demoiselles Floyd ne le regardaient pas : tant pis pour lui s'il les regardait !

Pourtant, il y avait eu un petit moment où l'on aurait bien cru que Teddy allait sortir de sa passivité. Un je ne sais quoi avait dû se passer entre lui et sa cousine Minnie. Florence avait flairé un mystère, espéré une confidence ; le mystère ne s'était pas éclairci, la confidence n'était pas venue. Et, peu à peu, le nom de Teddy avait disparu des lettres ; silence profond sur le chapitre du cousin. Depuis trois mois, il n'était plus question que du fiancé, Dudley Lambton, un phénix qui réunissait tous les charmes à toutes les vertus, et qui était fils unique d'un père gouteux ; or, tout le monde sait que la goutte peut remonter au cœur d'une minute à l'autre. Teddy avait-il rien à offrir qui entrât en balance avec de tels avantages ?

Miss Florence, sans perdre son sourire céleste, pensait à tout cela et se disait avec la charmante cruauté de son sexe et de son âge : « Il doit souffrir. Comme c'est amusant ! »

Vraiment, cela valait presque les *Society novels* qu'elle empruntait, à raison de huit par semaine, à la *Circulation library* de son quartier (un pour chaque jour ouvrable et deux pour le jour du Seigneur).

Le *trap*, après avoir couru dans un joli chemin, entre la haie du chemin de fer et le mur d'un parc, passa une barrière de bois peint et fit crier sous ses roues le gravier d'un beau jardin. Une allée tournante l'amena, en vingt tours de roue, devant le perron d'une gentille maison de campagne. C'est là que miss Damville tomba dans les bras de cinq jeunes filles en robe bleu-pâle, dont l'aînée, Minnie, avait dix-neuf ans, tandis que la dernière, Ada, en avait dix. Ce furent un frétillement, une joie, un orage de cris, une tempête de baisers. Les cinq demoiselles Floyd parlaient toutes du haut de leur tête, voulaient tout montrer, tout expliquer

à la fois à la nouvelle arrivante. Elles étaient grises, positivement grises de toute cette aventure matrimoniale, et par-dessus tout, de la venue de cette bienheureuse marchande de modes : « Une Française, ma chère, une vraie ! Et d'un goût ! Tout ce qu'elle fait est si affreusement joli ! (*so awfully nice.*) Non, voyez-vous, c'est à en mourir ! Ce n'est pas comme l'autre, l'ancienne. Celle-là aussi se disait française, se faisait appeler madame Davron. Ma chère, nous avons découvert qu'elle était Irlandaise et qu'elle s'appelait Pattie Malloney. Quelle infamie, n'est-ce pas ? Etre coiffées par Pattie Malloney ! »

Dans la maison, c'était un tohu-bohu adorable. Toutes les portes étaient ouvertes, toutes les tables encombrées. Des bonnes allaient et venaient, trotant menu, faisant tourbillonner les barbes de leur *cap*, un tablier rose en triangle, épinglé sur leur poitrine

comme sur une pelotte ; de ces petites bonnes au nez retroussé et insolent qui ne peuvent regarder un gentleman sans paraître le sommer de les enlever sur-le-champ.

« Voulez-vous une tasse de thé, chère ? Avez-vous faim ?

— Toujours !

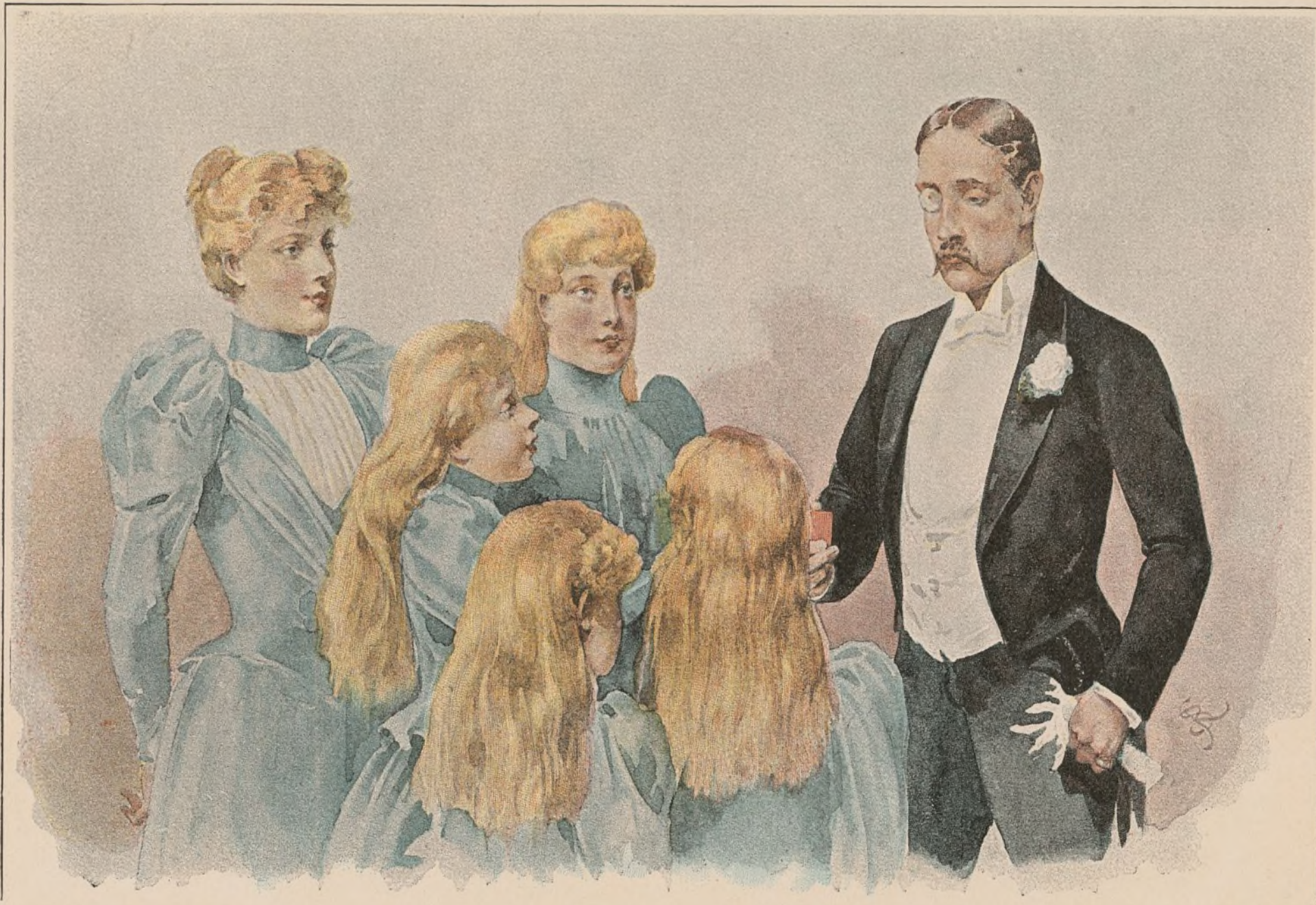
— En attendant, prenez donc de ces bonbons. Ils ont été apportés ce matin par Dudley.

— Ils doivent être excellents.

— Naturellement. Tout ce qu'apporte Dudley est exquis... D'abord, nous sommes toutes folles de Dudley, n'est-ce pas, mamma ? dit la petite Ada.

— Sans doute, chérie.

— C'est un si joli nom, Dudley, pour un nom de baptême ! fit en joignant les mains miss Mabel, qui avait treize ans... Un nom



amoureux, n'est-ce pas ? Je ne connais que Montgomery qui soit encore plus distingué.

— Le nom de notre petit voisin, observa miss Lizzie, alors dans sa seizième année. Cette gamine se permet de songer aux *gentlemen*... Ce qui est vraiment remarquable chez Dudley, c'est la manière dont il joue au cricket. Je voudrais que vous le vissiez, miss Damville, avec sa veste de flanelle bleue et rose... Personne ne « boule » comme lui.

— Ma chère, corrigea avec une certaine aigreur miss Grace qui touchait à ses dix-huit ans, Sandy Nash « boule » mieux que Dudley, mais je conviens que Dudley « batte » comme un ange.

— Est-ce que les anges jouent au cricket ? demanda Teddy.

— Pourquoi pas, si cela les amuse et si Dieu le permet ? » répondit par-dessus son épaule, Grace Floyd, dédaigneuse.

Florence n'en avait pas fini avec les litanies en l'honneur de Dudley.

« C'est un charmant garçon, dit Mrs. Floyd. Il a tous mes goûts. Il déteste Swinburne et il adore Tennyson. Et puis, connaisseur en japonneries, vous n'avez pas idée de cela ! »

Une tante, non mariée, qui complétait la famille, louait les opinions religieuses du jeune homme : « Il est « haute-église » sans être ritualiste, c'est un amour !

— Ils ont une résidence dans le pays de Galles, ajouta Mr. Floyd, dont le retour s'était perdu dans le départ de la modiste. Une vraie résidence de *squire*, vous comprenez ? Une maison en pierres ! »

Dans ce pays de la brique, si l'on a une maison en pierres, à quoi ne peut-on prétendre ?

Enfin les deux jeunes filles se retrouvèrent seules dans la chambre de la future Mrs. Lambton.

« Voyons, Minnie, votre papa, votre mamma, votre tante, vos quatre sœurs et vos deux parleur-maids raffolent de Dudley, c'est bien clair. Et vous ?

— Mon Dieu, chérie...

— Vous vous préparez à mentir, Minnie. Laissez-moi vous regarder bien en face. Je comprendrai vos yeux bien mieux que

vos paroles... Hé bien, franchement, je m'attendais à vous trouver dans le septième ciel, et vous n'y êtes pas... Vous êtes d'un calme...

— Quel mal y a-t-il à être calme ?

— Mais, mon pauvre canard, ce n'est pas l'amour, cela !... Rappelez-vous tout ce que nous disions à la pension. Vous vouliez épouser un pirate, un brigand. Il devait vous emporter la nuit, dans la campagne, liée en travers de son cheval. Au besoin vous n'auriez pas refusé de vivre comme la maîtresse du grand comte de Tyrone, dont on détachait la chaîne à l'heure des repas et à l'heure du coucher.

— A la pension nous étions folles... parce qu'on nous disait des choses raisonnables toute la journée. Depuis que je n'entends plus que des folies, je suis devenue très raisonnable.

— Votre fiancé n'est-il pas charmant ?

— On le dit.

— Ne vous aime-t-il pas ?

— Je crois que oui.

— Et Teddy, reprit Florence après un silence, que dit-il de ce mariage ? »

Un nuage de tristesse passa sur la douce figure de Minnie.

« Pauvre Teddy ! que voulez-vous qu'il en dise ? On ne lui a pas demandé son avis. »

Minnie n'en dit pas davantage.

« Comme elle devient sournoise ! » pensa miss Damville, légèrement vexée.

A sept heures et demie, Dudley arriva pour dîner. Un *swell* accompli ; cheveux collés au crâne, raie centrale, bandeaux symétriques ; son nœud de cravate eût fait honneur au comte d'Orsay ; un monocle jouait avec grâce sur son plastron sans reproche ; un gardénia s'épanouissait sur le revers de soie de son habit ; une faible odeur de muguet l'enveloppait d'une atmosphère embaumée. L'air endormi dont il accueillait les agaceries et les empressements de ses futures belles-sœurs, son articulation molle et indistincte était d'un parfait *gentleman*. Dès qu'il entra, toutes les jeunes filles commencèrent à vibrer comme des sonnettes électriques

S. REJCHAN



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction]

*... Elle se pencha en avant, livrant son
cou charmant...*

(LA DEMOISELLE D'HONNEUR).

Ayuntamiento de Madrid

mises en jeu par le même courant, et leurs pensées folâtres se suspendirent aux deux crocs de sa fine moustache.

Après le diner, on dansa. Il est toujours facile d'improviser un bal dans une famille où il y a cinq demoiselles. Outre Dudley et Teddy, on avait comme cavaliers Sandy Nash et Montgomery, un charmant collégien de quinze ans, à la veste ronde et au col plat d'Eton, pour le moment en vacances : — les collégiens anglais sont toujours en vacances !

« Cher monsieur Lambton, avait dit Minnie à son fiancé, je vous présente ma meilleure amie, miss Damville. Si vous m'aimez, comme vous avez paru l'insinuer quelquefois, vous lui ferez la cour et vous tâcherez de lui plaire. »

Dudley ricana faiblement et entraîna Florence dans un fou-

gueux tour de valse, après quoi il la conduisit dans la serre où ils s'assirent tous deux. Là il se régala du spectacle de cette jolie fille, renversée dans une *rocking-chair*, un peu haletante et qui s'éventait, à larges coups espacés, d'un mouvement doux et régulier. Sa petite tête brune, frisée en boule, s'appuyait au dossier. Ses longs cils portaient une ombre sur la fine pâleur de sa joue ; ses lèvres, entr'ouvertes d'un sourire vague et charmant, laissaient briller des dents éblouissantes. Un corsage de pourpre, libéralement échancré, se moulait sur son buste élégant et montrait ses poignets blancs, délicats, chargés de bracelets qui évoquaient je ne sais quelle voluptueuse pensée d'un esclavage d'amour.

« Miss Floyd m'a ordonné de vous faire la cour, murmura Dudley... Elle n'est donc pas jalouse, votre amie ?



— Comment le serait-elle ? Elle est si jolie !

— Vous trouvez ?

— Et vous ?

— Moi ! Oh !... miss Minnie est la plus charmante personne que j'eusse rencontrée avant ce soir. »

Une nuance rose illumina la joue de miss Damville, d'un tendre reflet d'aurore.

« Comme vous exécutez bien les ordres qu'on vous donne !

— Ordres imprudents, et, en tout cas, bien inutiles ! »

On n'entendait que le bruit de l'éventail, refermé et déployé tour à tour, pareil à celui d'une foulée d'oiseaux. Les yeux du jeune homme allaient, en s'animant, des petits pieds qui dépassaient la robe de pourpre, aux seins soulevés qui palpaient sous une ruche de dentelles.

« Comme c'est joli, cette serre ! soupira-t-elle.

— Vous aimez les fleurs ?

— Je les adore ! répondit Florence d'une voix passionnée. »

Et elle ajouta : « Je voudrais vivre dans les pays où elles poussent comme des arbres, me perdre dans une forêt vierge !

— Toute seule ?

— Hé bien... peut-être pas absolument seule... »

A peine eut-elle laissé tomber ce mot qu'elle sentit un remords affreux. « Hélas ! pensa-t-elle, misérable que je suis ! Voilà que je flirte avec le fiancé de ma meilleure amie !

« Les forêts vierges, c'est très humide, remarqua Dudley. Je vous assure qu'à Paris, à l'hôtel Meurice, on est presque aussi isolé... et la cuisine est très bonne.

— Oui, vous avez raison », murmura Florence, le regard vague.

A ce moment, des pas légers broyèrent le sable du jardin. Qui donc se promenait près de la serre ? Est-ce qu'on les épiait ?

Ils se levèrent ensemble et arrivèrent près d'un vitrage ouvert juste à temps pour voir, au clair de lune, Mabel coller ses lèvres à celles de Montgomery. Un éclat de rire de miss Damville mit

en fuite les deux coupables. Dudley et Florence restèrent seuls.
« Quelle nuit délicieuse ! dit la jeune fille reprise de vertige. Comme c'est bon de baigner sa tête dans cet air frais ! »

Elle se pencha en avant, livrant son cou charmant aux regards avides de Dudley. Aux regards ? Fut-ce seulement aux regards ? Tout à coup une moustache soyeuse se pressa contre cette peau tiède et polie, à la naissance de l'épaule.

Florence bondit en arrière.

« Monsieur ! »

— Oh ! pardon, chère miss Damville... Votre cou était si tentant !... Les fleurs, le clair de lune, ce baiser que nous venons d'entendre... j'ai perdu la tête... Oh ! ne me quittez pas sans me dire que vous me pardonnez !

— Hé bien... je pardonne. Mais laissez-moi. Si vous me parlez encore ce soir, je meurs de honte.

— Qu'avez-vous donc raconté à mon amie ? demanda Minnie Floyd à son fiancé. Elle vient d'aller se coucher en nous disant qu'elle avait la migraine.

— Je ne lui ai rien raconté du tout. Ce sont les plantes de la serre qui lui ont fait mal à la tête, je suppose. »

Une heure après, Dudley et Teddy fumaient un dernier cigare en tournant autour de la pelouse.

« Bien charmante fille, cette miss Damville ! machonna Dudley.

— Fascinante !... Et un caractère ! Un cœur ! Elle fait la classe, le dimanche, à cinquante petites pauvresses... Et pas de frères ni de sœurs !... »

— Le père fait de bonnes affaires ?

— La première corderie de Liverpool, tout simplement. »

Le lendemain, il y eut une partie de *lawn-tennis*, qui dura sept heures, et où M. Lambton fit des prodiges de valeur. Miss Damville avait, ce jour-là, une robe violet-clair et un petit air *plus-ne-m'est-rien, rien-ne-m'est-plus*, des plus gracieusement mélancoliques. On trouva que l'air et la robe lui seyaient à merveille.

Elle avait refusé de jouer. Assise à l'écart sur un pliant, elle semblait absorbée dans une rêverie douloureuse, et, lorsqu'on lui parlait, revenait à la vie avec un soubresaut nerveux.

A certain moment de la journée, Minnie se trouva seule non loin du bon Teddy.

« M. Lambton n'est pas auprès de vous ? dit le jeune homme.

— Il paraît que non.

— C'est étrange !

— Mais, non, c'est tout simple. Puisqu'il sera mon mari dans trois jours, il faut bien qu'il s'habitue à me négliger... A propos, que dites-vous de mon amie ?

— Entre nous, elle *pose* horriblement : je ne peux pas la souffrir !... Après tout, j'ai peut-être tort de vous dire ce que je pense... »

Minnie le regarda avec une extrême douceur.



« O Teddy, je veux que vous me disiez toujours ce que vous pensez. »

Teddy eut un gros soupir.

« Où en serions-nous, si je vous disais tout ce que je pense ? »

Minnie s'éloigna sans répondre et rejoignit les joueurs.

La veille du grand jour était arrivée. C'était le soir et on allait

se mettre à table. Mr. Floyd entra dans le salon, une enveloppe rougeâtre à la main :

« Inutile d'attendre mon gendre. Il me télégraphie qu'une affaire de la plus haute importance le retient à Londres.

— Voilà qui est particulier ! observa Teddy. Je l'ai aperçu, il n'y a pas un quart d'heure, dans la ruelle qui mène aux Commons, conduisant un *dog-cart*.

— Et miss Damville qui ne descend pas ! »

A ce moment, le page parut avec une lettre sur un plateau : « Pour miss Minnie. »

A peine la jeune fille eut-elle ouvert ce message et y eut-elle jeté les yeux, qu'elle poussa un cri et se laissa tomber sur le sofa. On ramassa le papier échappé de ses mains et on lut ceci :

« Chère bien aimée,

« Qu'allez-vous penser de moi ?... Je cède à un fol entraînement « je pars avec Dudley... Puissiez-vous ne pas me maudire aujourd'hui ; peut-être qu'un jour vous me remercirez.

« Votre malheureuse et trop aimante

« FLORRY. »

« La coquine ! le petit scorpion ! criait Mrs. Floyd. Vite, mon facon ! Ma fille se trouve mal ! Elle en mourra !

— Hé bien, non, mamma, je ne veux pas me trouver mal. A quoi bon ? Je ne l'aimais pas, votre Dudley... Tandis que... ô papa, si vous vouliez être gentil !... »

— Pas un mot de plus, interrompit Mr. Floyd. Les affaires d'abord, le cœur ensuite ! Donnez-moi cette lettre. Aucune de vous n'a fait attention au post-scriptum. Il est précieux, cependant. » Mr. Floyd en donna lecture.

« Prière de prévenir papa et de m'envoyer ma caisse au *Granville-hotel*, Ramsgate, en la recommandant au garde du train. »

— Quelle impudente ! s'écria Mrs. Floyd.

— Il faudrait la remercier, au contraire, de nous avoir donné son adresse. Je vais me mettre en communication téléphonique avec M. Lambton dès qu'il sera arrivé au *Granville*. »

Voici le dialogue transmis par le téléphone :

« Hallo. — Refusez-vous d'être mon gendre ? — Hélas ! — Restez-vous mon associé ? — Avec plaisir. — Très bien. Si je vous intente un procès en rupture de promesse matrimoniale, je suis sûr de gagner. — C'est probable. — D'après votre fortune, on vous cotera à quatre mille livres d'indemnité. — C'est possible. — Au lieu de perdre ce capital, avancez-le à mon neveu Teddy qui vous donnera deux du cent... »

— Un et demi, cria Teddy.

— Soit ! « Qui vous donnera un et demi et qui vous remboursera en six ans... »

— En neuf ans !

— Soit ! « qui vous remboursera en neuf ans. Cela va-t-il ? — Cela va. — Très bien. J'ai l'honneur de vous faire part du mariage de ma fille Minnie avec Mr. Alfred Floyd, mon neveu et *notre* associé. Nous vous attendons demain à déjeuner, avec votre charmante femme. Compliments de tous. Bonne nuit ! »

« Cher papa, comme vous êtes bon !

— Et malin ! ajouta Teddy.

— Seulement, « bonne nuit » est un peu léger, observa la tante.

— Je n'y avais pas pensé, dit Mr. Floyd. Il n'y a que les dévotes, ma parole ! pour découvrir ces choses-là ! »

Voulez-vous savoir la suite ?

Minnie est très heureuse avec Teddy, et Florry ne l'est pas moins sans Dudley. Car le mari est toujours en Ecosse lorsque sa femme est à Londres, à Londres ou à Paris lorsqu'elle est à Liverpool. Quelquefois elle lève en haut ce regard céleste que vous connaissez, le regard d'un ange que Dieu vient de gronder, et elle déclare qu'elle s'est sacrifiée pour sa chère Minnie. Voilà comme elle est : elle ne peut voir souffrir personne, les amis de son mari le savent bien. Et remarquez-le, sa carrière de dévouement ne fait que commencer !

AUGUSTIN FILON.

(Illustrations de Stanislas Rejchan).



Les Pommes de Saint-Jean

Par Jean Bameau

EMMELINE était une de ces fillettes candides qui se mettent à sourire instinctivement, dès qu'une personne les regarde. Elle avait raison de faire ainsi, car ses lèvres étaient toutes fraîches, ses fossettes étaient toutes rondes, et voir se creuser les unes, voir s'entr'ouvrir les autres, constituait un ravissant spectacle pour les jeunes gars qui passaient devant sa maison.

Emmeline avait douze ans peut-être. Mais dans son pays de Béarn, le soleil mûrit vite toutes choses. On y mange des raisins au mois de juillet. La petite béarnaise avait des regards lumineux sous les arcades noires de ses sourcils, et semblait porter une tête de femme sur des épaules menues d'enfant. Très gracieuse du reste, fort brune, et belle de cette beauté particulière qu'on trouve en général à toutes les primeurs.

Elle était apprentie chez un tisserand depuis quelques années déjà et savait, d'une main légère, envoyer la navette de bois entre deux rangées de fils de lin. Pendant qu'elle travaillait ainsi, ses sourires n'avaient guère l'occasion de se montrer; Emmeline était sérieuse et tissait trois pieds de toile en une journée, comme une grande personne; à peine, de temps en temps, une pensée agréable ou une rêverie tendre venait-elle soulever un peu le coin de ses lèvres et rapetisser un brin ses longs yeux radieux, couleur de la mer de Biarritz. Mais, quand elle sortait pour porter la toile aux pratiques ou pour acheter le lin des fermières, ses sourires prenaient bellement leur envolée le long de la route. Il y en avait pour tous les passants, les jeunes et les vieux, les hommes et les femmes; il y en avait pour le soleil, et pour les arbres, et pour les nuages. Emmeline souriait presque toujours, inconsciemment, de même qu'une rose s'ouvre, ou qu'un ver-luisant brille, et la vue de son visage épanoui faisait plaisir aux mendiants du chemin, qui se trouvaient heureux dans tout leur être, comme si on leur avait jeté une tranche de pain blanc tartinée de fraises!

Donc, un après-midi où il faisait bon aller dans la campagne et respirer l'odeur du vent, et regarder pousser les brins de mousse, Emmeline s'en retournait à la maison du tisserand, son

patron, en portant deux bottes de lin, quand elle aperçut, dans une aulnaie, un garçonnet qui malmenait un arbre à grands coups de hache. L'aulnaie était ombreuse. Le garçonnet était blond. Emmeline s'approcha. « Bonjour! » dit-elle.

Et immédiatement elle éprouva un besoin violent de sourire.

A ce salut, le garçonnet posa sa hache, dévisagea la fillette, vit sa risette bienveillante et, souriant lui aussi de toutes ses lèvres: « Bonjour! » salua-t-il de son côté.

Emmeline s'en alla.

Mais elle repassa dans cette aulnaie, le lendemain matin, et comme le petit paysan coupait toujours des arbres avec sa hache, elle se mit à sourire du plus loin qu'elle put.

Elle s'approcha ainsi que la veille, regarda le garçonnet dans les yeux, s'arrêta sans le moindre prétexte et déclara: « Moi, je m'appelle Emmeline! »

Lui répartit: « Et moi, je m'appelle Valentin. »

Puis ils parlèrent de la pluie et du beau temps, comme de grandes personnes bien éduquées, se sourirent une minute et se séparèrent.

A la troisième entrevue, qui eut lieu quelques jours plus tard, Emmeline dit, toujours souriante: « Moi, je suis tisserande! »

Valentin annonça: « Moi, je suis sabotier! »

— Le lin que je porte, c'est pour faire des draps.

— Moi, je coupe des aulnes pour faire des sabots.

— J'ai douze ans passés.

— Moi, j'en ai treize.

— Je demeure chez le tisserand de Saint-Léonard, là-bas, au pied de ce coteau.

— Et moi j'habite chez le sabotier de la commune, là-bas, au bout de cette prairie. »

Entre ces confidences, il se souriaient longuement et se regardaient de tous leurs yeux.

« Moi, je me marierai avec un blond! » dit Emmeline tout à coup. Et elle se sauva vite en riant.

Le lendemain elle lut, sur le sable aplani qui était devant la fenêtre de sa chambre :

« Moi, je me marierai avec une brune. Signé : VALENTIN. »

Cela devenait sérieux. La petite pensa à son trousseau. Quand elle retrouva le sabotier, elle rougit un peu, et, comme elle était au courant des usages, comme elle avait ouï dire qu'on ne se marie pas généralement avec le premier venu, rencontré sur une route ou dans un bois d'aulnes, qu'il est nécessaire de connaître les parents de son futur, et son pays de naissance, et le chiffre de sa fortune, et beaucoup de choses encore, elle apprit à Valentin :

« Moi, j'ai sept frères et sœurs.

— Moi, j'en ai quatre.

— Je suis née à Saint-Léonard-de-Béarn.

— Et moi je suis né à Bordeaux, rue des Trois-Conils.

— J'ai une robe bleue avec tournure !

— J'ai un pistolet qui a coûté dix-huit francs au moins, et que j'ai trouvé en revenant d'une foire.

— Chez le tisserand où je travaille, je gagne vingt-cinq francs par an et un tablier.

— Et moi, chez le sabotier où je suis, je gagne, balbutia Valentin... je gagne... »

Mais il n'osa continuer. Il se tut, baissa la tête et rougit jusqu'au sommet de ses oreilles.

Emmeline pensa : « J'allais faire une mésalliance ! Ce garçon n'a pas le sou ! »

Tout haut elle dit : « Tu gagnes moins de vingt-cinq francs, peut-être ? »

Valentin continuait à rougir.

« Tu ne gagnes rien du tout, je gage ? »

— Ah ! mais si ! répondit le sabotier en relevant le front.

— Trente sous par mois ? Ou bien une paire de chaussures, ou bien... »

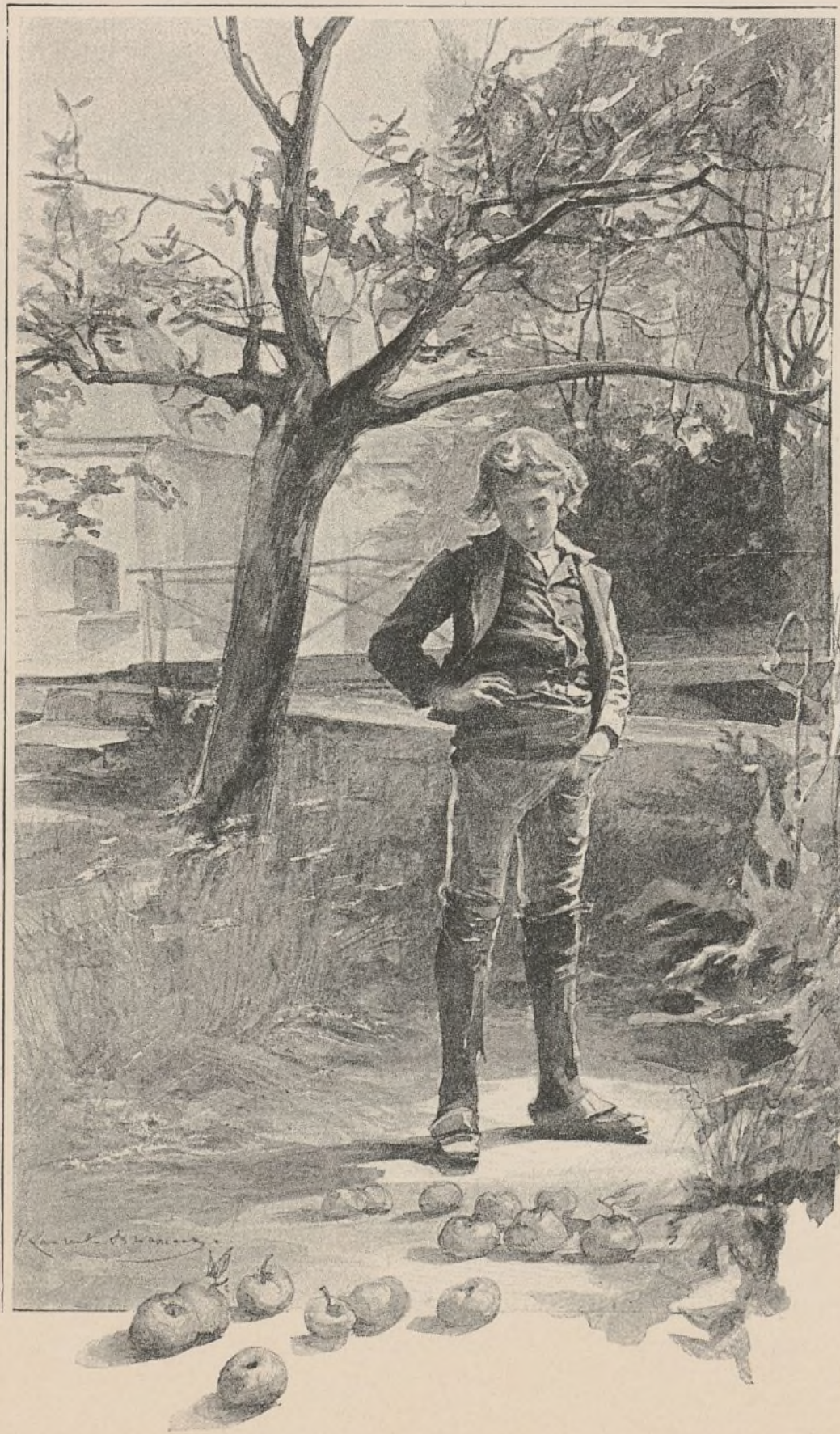
— Oh ! beaucoup plus ! »

Valentin était écarlate. Il n'osait préciser. Ah ! non ! il ne pourrait pas l'épouser, la jolie brune ! Une femme qui gagne vingt-cinq francs par an, ce n'était pas fait pour lui !

Mais, comme Emmeline l'encourageait de son sourire, il risqua, légèrement honteux : « Je gagne... je gagne, par an, les pommes qui poussent sur un pommier de chez nous, celui qui est au bout du jardin, le troisième à gauche en suivant le ruisseau ! »

Et il se mit à pleurer de dépit. Puis, voyant qu'Emmeline avait de la peine à comprendre, il l'initia.

Voici : Le sabotier chez lequel il travaillait était son oncle. Les affaires du pauvre homme n'étaient pas brillantes. Du reste, il lui aurait répugné de payer son neveu comme un vulgaire domestique. Donc, il le logeait, le nourrissait, l'habillait de son mieux et lui attribuait en outre, pour ses menus plaisirs, le revenu de l'un de ses arbres. Valentin avait fait choix du grand pommier



qui se trouvait au bout du jardin, le troisième à gauche en suivant le ruisseau, parce que cet arbre était un pommier de Saint-Jean, ce qui signifie que ses pommes étaient mûres, chaque année, à la fête de ce saint apôtre, ou autrement dit, le 24 juin. Ah ! il ne fallait pas dédaigner ces appointements-là ! Ils représentaient une certaine somme après tout. Les pommes de Saint-Jean sont rares. Ce sont des fruits délicieux, très fins, très recherchés, qui se vendent bien au marché de Pau. Il y a des ans où l'on n'en donne que deux pour un sou. Et l'oncle affirmait que, vers 1860, ce pommier avait eu tant, tant de pommes qu'on les avait vendues par charretées et qu'on en avait retiré près de cent francs !

« Combien t'a-t-il rapporté cette année-ci ? » demanda-t-elle.

Valentin avoua : « Oh ! cette année-ci, il n'a eu que cinquante-quatre pommes bonnes à vendre, le pauvre ! J'en ai fait quatre-vingt-dix centimes ! »

Le sourire d'Emmeline exprima une certaine pitié, ce qui froissa énormément Valentin.

« Hé ! ne sois donc pas si fière ! s'écria-t-il avec un beau dédain. Je parie que tu ne sais pas seulement le nom du ministre de la guerre, à Paris ! »

La logique de cette question échappait à Emmeline. Mais, comme le petit sabotier la toisait, en croisant ses bras d'un air supérieur, elle répondit bravement : « Mais si, je le sais, le nom de ton ministre de la guerre ! Il s'appelle Victor Hugo ! »

Le blond Valentin ne daigna même pas éclater de rire. Il haussa les épaules de façon outrageante.

Alors Emmeline s'exclama : « Après tout, quand ce ne serait pas ça !... Tu as tort de tant vanter ta sapience ! Toi, tu sais les choses de Bordeaux ; moi, je sais celles d'ici ! Et celles d'ici sont bien plus importantes, va ! Ah ! oui donc ! Tiens, tu vas voir ! Je parie que tu ne sais pas, toi, ce qu'il faut faire quand on trouve sur une route la trace d'un âne qui s'est vautré ? »

Valentin ouvrit à son tour des yeux fort ébahis.

« Là ! tu es bien attrapé ! continua la petite Béarnaise. Eh bien, Monsieur, quand on trouve sur un chemin une *vautrée* d'âne, il faut cracher dessus, et l'on n'a jamais de furoncles. »

Et, comme le sabotier demeurait stupide, elle reprit :

« Sais-tu ensuite, toi, comment on doit s'y prendre pour que les sorcières n'aient aucun pouvoir sur vous ?... Non ? Eh bien, on doit, pendant que la sorcière vous parle, faire une croix en cachette avec le pouce de la main droite et le petit doigt de la main gauche !... Et pour ne pas devenir loup-garou, sais-tu ce qu'il faut faire ? Il faut ferrer ses sabots avec des clous qui ont servi à ferrer un cheval !... Et pour guérir d'un panaris ? Il faut faire neuf croix sur la terre avec le doigt malade. Et pour guérir d'une entorse à un bras ou à une jambe ? Il faut faire marcher, sur le bras ou sur la jambe, une femme qui a eu deux jumeaux !... »

Elle continua longtemps ainsi, pour montrer sa science au petit Bordelais ; elle donna des recettes merveilleuses, des formules mirifiques. Il y en avait pour tout, pour reconnaître les suppôts de Satan le dimanche à la messe, et pour empêcher les poules de mourir du choléra pendant les chaleurs de l'été. Elle connaissait toutes les superstitions des bonnes gens du pays et déclarait posséder plus de deux cent cinquante remèdes secrets. Et elle en parlait avec abondance, avec conviction, avec mystère parfois, et Valentin devinait, à la flamme de ses yeux, qu'elle ajoutait une importance énorme à toutes ces choses et que, durant toute sa vie, elle y croirait.

« Eh tiens ! conclut-elle, pour écraser complètement l'impudent qui savait le nom du ministre de la guerre, je connais, moi, le moyen de faire venir des pommes nombreuses sur ton pommier de Saint-Jean ! mais, comme tu t'es moqué de moi tout à l'heure, je ne veux pas te l'apprendre ! »

C'en était trop. Le petit sabotier se mit à rire à pleine gorge, sous le nez de la Béarnaise ébahie.

« Oh ! là là ! s'écria-t-il, en tenant ses côtes à la mode de Bordeaux. Les clous de vieux cheval qui empêchent un homme de devenir loup-garou ! et les mères de deux jumeaux qui guérissent les entorses des autres en marchant dessus !... Dieu que c'est drôle ! Ah ! si l'on savait ça rue des Trois-Conils !... »

Puis, redevenant sérieux et tournant gravement ses talons :

« Je ne me marierai jamais avec une paysanne qui croit à toutes ces bêtises ! Bonsoir, Mademoiselle ! »

— Et moi, déclara Emmeline, je ne me marierai jamais avec un garçon qui n'a pour tout bien que des pommes de la Saint-Jean ! Bonsoir, Monsieur ! »

Il passa, là-dessus, des semaines, des mois, des ans. Emmeline grandit. Ce devint une belle fille ronde, à la taille souple, aux mains fines, qu'on aimait voir danser, le dimanche, après vêpres, et dont l'approche était douce à tous les laboureurs émerveillés. Elle souriait toujours à tout le monde, sans penser à mal ; et les gens se trouvaient heureux sous ces sourires, comme des personnes trempées de pluie se réjouissent à sécher leur dos au soleil.

« Dieu vous bénisse, Emmeline ! » lui criait-on dès qu'elle apparaissait sur une route ou dans un champ.

Et des vieillards la suivaient quand elle allait aux offices, la suivaient sans rien dire, ravis seulement d'écouter le son de sa voix, et de marcher dans l'ombre de sa robe. Et Dieu bénissait Emmeline vraiment, car elle était toujours joyeuse et une bonne couleur de santé brillait sur son visage souriant.

Mais quand elle passait devant le blond Valentin, Emmeline ne souriait pas. Elle lui gardait encore rancune. Elle avait été blessée jusque dans son âme par le scepticisme et la moquerie du petit sabotier. Elle détournait la tête pour ne

pas lui adresser son salut, et son ancien amoureux était fort marri.

Lui l'aimait de plus en plus. Il l'attendait souvent sur les routes où elle devait passer pour porter la toile aux pratiques. Mais Emmeline le voyait de loin et s'engageait aussitôt dans des sentiers de traverse. Ou bien, quand elle apparaissait devant Valentin, elle était accompagnée par quelque jeune homme bien assidu, avec qui elle devisait avec tendresse de choses mystérieuses, que le sabotier ne pouvait entendre.

D'ailleurs, elle devenait riche. Le tissierand augmentait ses appointements de cinq francs chaque année. Elle portait des robes

éclatantes, des foulards de satin, des mantilles de prix. Les jours de fête, elle avait des mitaines ! A vingt ans, elle aurait un trousseau complet et peut-être cent écus de dot ! Ah ! ce serait un parti sérieux pour Saint-Léonard-en-Béarn !

Valentin, lui, était toujours aussi misérable. Les affaires du sabotier, son oncle, ne se relevaient pas. Certes, le pauvre homme promettait de léguer après sa mort son âne, sa charrette et ses outils à son neveu ; mais en attendant il ne lui donnait encore que les pommes du troisième pommier, à gauche, en suivant le ruisseau.



Et chaque année, ces pommes devenaient plus rares. L'arbre devait être épuisé. Il avait cent ans peut-être ! Il faisait une drôle de mine au bord de son ruisseau. Il prenait des airs penchés d'invalides. Ses branches mouraient çà et là. Chaque printemps il se couvrait sournoisement de fleurs blanches, de fleurs roses, de fleurs jolies, toutes pleines de promesses. Mais les gelées d'avril venaient les détruire. Les fruits qui se formaient s'en allaient ensuite au vent, ou tombaient sous la grêle, ou devenaient la proie des frelons.

Valentin avait beau fumer, tailler, émonder, écheniller le pommier de Saint-Jean qui devait faire sa fortune, l'arbre se refusait à porter sérieusement des pommes. Il l'arrosa d'eau bénite prise à Lourdes, la grotte voisine, et n'obtint aucune moisson miraculeuse.

Dans les bonnes années, l'arbre lui donnait deux ou trois cents pommes, ce qui lui constituait un revenu de sept francs cinquante environ.

Ce qui l'exaspérait surtout, c'est que dans le voisinage, la plupart des pommiers se chargeaient de pommes. Emmeline elle-même en avait un devant sa maison, qui, chaque année, voyait craquer ses branches sous le poids de ses fruits. Est-ce que la jolie Béarnaise la connaissait vraiment, comme elle le prétendait jadis, la recette mystérieuse qui fait prospérer les arbres fruitiers ?

Valentin commençait à se repentir. On ne sait pas tout à Bordeaux ! Il y a peut-être des choses qu'ignorent les savants et que connaissent les simples, des formules pour guérir un panaris ou une entorse, qu'on n'enseigne pas dans les écoles de médecine, et qu'on apprend en plantant des choux. Valentin méditait. Le Béarn faisait déjà sentir sur lui son influence irrésistible. Les superstitions locales s'infiltraient goutte à goutte dans son

cerveau. Lui aussi commençait à croire aux loups-garous, aux sorcières.

Ayant eu une maladie de foie, il consentit à se laisser imposer les mains par un enfant qui avait six frères plus âgés que lui. Ce traitement est très appliqué en Béarn et dans toute la Gascogne. Et Valentin ne s'étonna pas beaucoup de guérir. Alors, il eut des remords sérieux. Il devait y en avoir, sûrement, des recettes pour faire pousser des pommes sur les pommiers ! Et Emmeline les connaissait ! Ah ! s'il ne s'était pas moqué d'elle jadis, peut-être serait-il riche à présent ! Riche et encore aimé !

Il se traitait de crétin, d'ignorant, d'imbécile, tout haut, en frappant sa poitrine avec contrition.

Un jour de printemps, comme il considérait avec tristesse les pommes mûrissantes de son pommier — il y en avait trente-neuf tout juste — Valentin vit venir une belle fille sur la route. C'était une grande personne brune, avec des yeux très longs, dans un visage tout joli.

Elle aperçut Valentin sous le pommier, enjamba le ruisseau, montra dans sa capeline un sourire bien doux, et dit, en rougissant un peu :

« Bonjour, Valentin ! Voulez-vous me prendre mesure pour une paire de sabots ? »

C'était Emmeline. Le sabotier tressaillit de surprise. Il demeura stupide, pâlit, baissa les yeux et pensa à des choses d'autrefois qui lui remuèrent le cœur. Pourquoi revenait-elle ? Sans doute pour le narguer. Elle voulait s'amuser quelques minutes à le voir souffrir.

Il fut sur le point de lui dire : « Mademoiselle Emmeline, vous êtes bien méchante ! »

Mais il n'eut plus la force de parler, car il aperçut tout à coup un pied très blanc qui sortait d'une sandale, un pied nu, joli, frais, un pied éblouissant comme un croissant de lune ! Et ce pied se posa crânement devant Valentin, sur le sable du ruisseau, tandis que les deux mains d'Emmeline, bridant la jupe par en haut, laissaient paraître un bout troublant de cheville.

Valentin ne sut bouger. Cette vision lui déconcertait les yeux. Ses mains étaient prises de tremblements.

« Eh bien ! voulez-vous mesurer ? » demanda Emmeline qui s'impatiençait.

Le sabotier coupa machinalement une baguette de bois sur le pommier et s'appréta à noter les mesures du pied d'Emmeline, suivant le procédé en usage. Il prit la cheville blanche avec sa main gauche, pesa dessus afin que le pied s'appliquât sur le sable, puis ouvrant son couteau avec sa main droite, il fit une raie à terre, derrière le talon, en fit une autre au bout de l'orteil, souleva le pied, posa la baguette de bois sur l'empreinte et la coupa aux deux lignes.

« Je vous remercie, mademoiselle ! » balbutia-t-il, les yeux baissés.

Mais Emmeline se récria : « Ce n'est pas tout. Les bons sabotiers ne se contentent pas de ça ! Ils prennent aussi des mesures pour la largeur ! Je veux des sabots qui me chaussent bien, moi ! »

Valentin fut interloqué. Quoi ? Il lui fallait encore mesurer la largeur de ce pied nu si joli, si frais, si blanc ? Cela devenait épouvantable. Un sabotier consciencieux a besoin de prendre le pied dans sa main pour cela ! Et dame...

« Mademoiselle ! déclara-t-il avec véhémence, je défie tous les sabotiers de la région. Mes sabots vont comme des gants. Et vous allez voir que... »

Ses yeux s'injectaient, son cou gonflait comme un coud'apoplectique ; il voyait trente-six chandelles autour du pied d'Emmeline. Il crut défailli. Il eut peur de trembler plus qu'il ne fallait. Il fit provision de courage, cependant, et, doucement, de ses doigts éperdus, il s'appréta à mesurer.

Mais n'y tenant plus, il se mit à genoux devant le pied de son ancienne amoureuse et, laissant tomber dessus deux grosses larmes toutes honteuses : « Pardon, Emmeline ! balbutia-t-il le front baissé. Vous-driez-vous m'enseigner, à présent, ce qu'il faut faire pour que mon pommier de Saint-Jean ait beaucoup de pommes ? »

Une belle fusée de rire fut la réponse. Et Emmeline se sauva.

« Ha ! ha ! ha ! dit-elle en se retournant. Vous y venez donc, monsieur le Bordelais, à croire à toutes ces bêtises !... Eh bien ! moi, je n'y crois plus ! »

Et elle disparut en riant encore.

Quelque temps après, par une douce nuit de juin, Valentin le Sabotier — qui dormait chez son oncle, dans une chambre basse d'où l'on pouvait voir le pommier de Saint-Jean — Valentin le Sabotier fut réveillé en sursaut.

Là-bas, près du ruisseau, un bruit insolite s'était entendu. Valentin retint sa respiration et prêta l'oreille.

« Dieu vivant ! se dit-il ; on doit voler mes pommes ! »

Il se leva, marcha sur la pointe des pieds, entr'ouvrit sa croisée sans bruit... En effet... quelqu'un montait sur le troisième pommier, à gauche, en suivant le ruisseau. Il faisait noir. Le jour allait venir ; mais les objets étaient indistincts encore.

« Oh ! mes trente-cinq pommes ! murmura le sabotier — car il n'en restait plus que trente-cinq ! — Mes trente-cinq pommes, dont j'aurais fait plus de quinze sous ! »

Il prit son fameux pistolet qu'il avait trouvé, jadis, en revenant d'une foire.

Le voleur montait toujours.

« Attends ! attends ! » se dit Valentin.

Justement courroucé, il braqua son arme, visa et fit feu.

Un grand cri retentit dans la nuit et le voleur dégringola.

Fier de son adresse, Valentin sortit et se dirigea vers le jardin. Il fut au pied de l'arbre en quelques secondes. Quelle aventure ! Le voleur était une femme ! Il s'approcha davantage : il reconnut Emmeline.

« C'était vous ? » balbutia-t-il.

La jeune fille criait toujours. Valentin la releva, la tâta, prêt à crier comme elle.

« Mais je n'ai pas dû vous atteindre ! lui dit-il. Je suis bien trop maladroit ! »

— Vous croyez ? demanda Emmeline qui se tut brusquement.

— Oh ! j'en suis sûr ! Vous n'avez pas de mal !...

— Tiens ! c'est vrai ! » avoua-t-elle.

La peur seule lui arrachait des cris.

« Et comme ça, donc, vous me voliez mes pommes ! » reprit Valentin avec une fureur légitime. Ah ! il n'y a pas à nier. Je vous y ai prise ! Combien en avez-vous mis dans vos poches ? Je savais le nombre ! Il y en avait trente-cinq sur l'arbre ! Nous allons compter.

A la faveur de l'aube naissante, il compta.

Mais les pommes étaient toutes sur le pommier !

Emmeline se mit à rougir. Elle pleura brusquement ; mais cela semblait de la honte.

Soudain, elle prit Valentin par le cou, bien amicalement, et murmura : « Tu ne vas pas te moquer de moi comme au temps où j'étais petite ? Non ? Tu le jures ? Eh bien ! aujourd'hui, vois-tu, c'est la Saint-Jean, et pour faire pousser des pommes, il

faut, avant le lever du soleil, mettre une grosse pierre sur les pommiers, de façon à ce qu'elle reste en équilibre entre deux branches... Regarde là-haut ! »

Et le sabotier aperçut en effet un caillou énorme sur son pommier, à la fourche formée par les deux branches principales.

Et, comme Valentin était confus et voulait joindre ses mains pour remercier Emmeline, celle-ci remit sur ses lèvres son bon sourire d'autrefois, qui semblait toujours, aux vieux mendiants, une tranche de pain blanc tartinée de fraises.

Puis, d'un bout de bois, tout en s'amusant, elle écrivit sur le sable, comme Valentin avait fait jadis : « *Moi, je me marierai avec un blond* ».

Il ne pouvait y avoir de méprise pour Valentin : tous les autres gars du quartier étaient bruns !

Les Béarnais assurent que, l'an suivant, le vieux pommier de Saint-Jean se couvrit de pommes.

JEAN RAMEAU.

(Illustrations de Laurent-Desrousseaux.)





La Noël de Lucette

PAR HENRY GRÉVILLE

ROGER Barrois leva son fusil, épaula, tira... La perdrix sembla s'être fondue dans le brouillard qui envahissait le coteau, car il ne put savoir où elle avait passé. On sentait venir la nuit, dans le gris croissant d'un après-midi qui n'avait point connu la lumière. Le chasseur regarda à sa montre : cinq heures et demie... Aussi quelle idée, à la fin d'octobre, de chasser à cette heure-là ! C'était l'avis de Phanor, et depuis plus d'une heure il ne s'était pas privé de le dire, agitant son panache blanc et tournant la tête du côté de la maison.

« Oui, bon chien, c'est toi qui as raison ! fit Roger en lui passant la main sur les oreilles. Tu es bien heureux de ne point porter de chaussures ! Il me semble que je traîne à mes pieds toute la terre des coteaux de l'Anjou ! On va rentrer à Paris, Phanor, on va se dire adieu pour jusqu'à l'été prochain, mon ami ! »

La perspective de cette séparation semblait égayer beaucoup Roger, car il répéta sa dernière phrase sur un petit air composé tout exprès.

La nuit était toute noire lorsqu'il franchit la grille de son parc ; un bruit lamentable de ferraille rouillée accompagna son entrée.

« Bricou, » appela-t-il.

La tête du gardien apparut, emmitoufflée d'un mouchoir rempli de coton.

« Toujours votre fluxion, mon vieux ? C'est fâcheux ! Dites-moi, il faudrait huiler cette porte... »

— Je le sais bien, Monsieur, mais à cause du bruit, c'est plus commode ; j'entends mieux quand quelqu'un entre ou sort.

— Vous la fermerez et on sonnera. Mettez-moi du suif sur ce gond-là, fit Roger, d'un ton bref, et que je ne l'entende plus.

— Bien, monsieur, » répondit le vieux gardien d'une voix dolente, en rentrant chez lui.

Le jeune homme monta vite dans son cabinet de toilette et y procéda à un changement de costume absolument indispensable.

En laissant choir sur le tapis les vêtements saturés d'eau et souillés par la terre détrempée, Roger se disait que bientôt Belle-feuille ne serait plus, comme les autres années, qu'un rêve brillant de fleurs, de verdure, d'eaux courantes, — ce rêve qu'on commence en juin, qu'on achève en octobre, et qu'on retrouve avec joie l'année prochaine, — mais un rêve. Paris est la réalité, avec sa vie fiévreuse de plaisirs et de travaux...

Justement l'hiver s'annonçait bien ; après de brillants débuts

qui avaient donné à son nom un commencement de célébrité, Roger Barrois s'était trouvé réduit, depuis trois ou quatre ans, à des affaires fort sérieuses et bien payées, mais sans éclat. Le mois de décembre lui promettait l'occasion d'une brillante plaidoirie, et, comme disait sa femme, de défendre enfin la veuve et l'orphelin.

Roger étant prêt se hâta de descendre. Quatre ans bientôt de mariage n'avaient encore rien ôté de sa fraîcheur à la tendresse qu'il ressentait pour Lucette, mignonne et moqueuse, une vraie Parisienne, qui aimait la province pardessus le marché !

Il la trouva bien confortablement enfoncée dans une grande bergère, pas loin du feu, avec une petite lampe d'argent bruni près d'elle, une revue sur les genoux, et un couteau à papier sur la revue ; mais le couteau n'avait pas servi.

En voyant son mari, elle se souleva avec une grâce câline et paresseuse.

« Je t'ai rapporté le dernier lièvre du pays, Lucette, dit-il ; c'est fini, il n'y en a plus. »

D'un geste frileux de ses épaules rondes, la jeune femme exprima que rien ne pouvait lui être plus indifférent.

« Tu ne t'es pas enrhumé, au moins ? fit-elle avec sollicitude, en tirant légèrement sur les revers du veston de son mari.

— Pas enrhumé, je l'espère, mais j'ai été assez mouillé ! Phanor ruisselait comme une source ; et remarque qu'il n'est pas tombé une seule goutte d'eau ! Ça se tient suspendu en l'air, et ça mouille tout ce que ça rencontre.

— Le brouillard de la Loire, dit la jeune femme. »

Roger se laissa couler au fond d'un grand fauteuil, les pieds dans le voisinage des landiers.

« Joli le pays, mais je ne serai pas fâché de rentrer à Paris.

— Déjà ! fit Lucette sans le regarder.

— Comment déjà ? C'est le moment, je crois !

— Oh ! il y a l'été de la Saint-Martin...

— Quand ça ?

— Attends... la Saint-Martin, ce doit être dans les environs du dix novembre...

— Si tard que ça ? Tant pis pour saint Martin ! Nous le chômerons au bois de Boulogne. Dis, Lucette, quand seras-tu prête à partir ? Tes malles, tes petites affaires... »

Madame Barrois prit un air très gai.

« Roger, tu ne sais pas ? Je n'ai pas envie d'aller à Paris !

— Ah bah ! fit l'époux en sursautant. Tu n'as pas envie d'aller à Paris ? Pourquoi ?

— On est si bien ici ! »

Roger éclata de rire, et sa femme en fit autant, sur le champ. Le paquet de vêtements humides qui gisait dans le cabinet de toilette, là-haut, représentait si bien les charmes de cette journée d'automne, qu'ils y avaient pensé en même temps.

Lucette reprit son sérieux la première.

« Je veux dire, fit-elle gravement, qu'on y est bien tranquille ; et puis, sais-tu, petit mari ? C'est excellent pour la santé !

— Pas celle des chasseurs, peut-être... murmura Roger sans sourciller. »

Lucette ne se sentait pas encouragée. Elle joignit ses deux mains, regarda un peu en elle-même, et tout à coup leva sur son mari deux beaux yeux gris, lumineux et tendres.

« Roger, dit-elle, ce n'est pas une plaisanterie. Je ne voudrais



pas aller à Paris maintenant ; je voudrais y aller seulement.. après Noël. »

Cette fois Roger bondit et se trouva debout.

« Après Noël ! Rester encore deux mois ici, entre la boue et le brouillard ? Lucette, que t'est-il arrivé ? Tu n'es pas malade ?

— Non ! répondit la jeune femme dont le visage s'était empourpré. Ces diners, ces soirées, ces spectacles, c'est horriblement fatigant, au fond ! Je t'assure que j'en aurai tout à fait assez entre Noël et Pâques...

— Pâques, à présent ? s'écria M. Barrois absolument stupéfait. Tu veux revenir ici à Pâques ?

— Mais oui ! fit Lucette avec une nouvelle lueur rose sur son joli visage qui avait déjà eu le temps de pâlir...

— Quelle campagnarde ! Mais ce n'est pas sérieux ! Tu sais qu'il faut que j'aille à Paris prochainement, ma grande affaire se plaidera du 15 au 20 décembre...

— Je sais bien ! fit Lucette d'un air très encourageant, avec de jolis hochements de tête ; tu auras un fameux succès, c'est moi qui te le dis !

— Eh bien ? alors ? »

Lucette prit un air de candeur tout à fait irrésistible.

« Eh bien, tu la plaideras, mon ami ! Ce n'est pas moi qui la plaiderai ! En quoi cela peut-il changer quelque chose, que je sois à Paris ou que je n'y sois pas ?

— Mais... fit Roger.

— Quand tu travailles, tu me dis : « Ma chérie, il ne faut pas me parler, n'est-ce pas ? Je ne parle point, et tu pioches, tu pioches... Je ne te sers à rien !

— Mais tu es là ! rétorqua Roger, un peu piqué.

— C'est vrai... je suis là ! murmura Lucette avec une nuance d'attendrissement. On ne peut pas toujours être là, sans rien dire, reprit-elle. Cela ne sert pas à grand'chose... »

Roger allait répondre, mais le valet de chambre annonça : « Madame est servie. »

Après le dîner, Lucette revint à la charge, avec une telle sérénité de décision, que son mari, incapable de comprendre le mobile qui poussait sa femme, crut avoir affaire à l'un de ces caprices enfantins que l'on fait cesser avec un semblant de consentement.

« Puisque tu le veux ! dit-il enfin d'un air résigné. Me permettras-tu au moins de venir te voir ? »

Un regard délicieux, tout fait de tendresse et de confiance, fut la réponse de la jeune femme. Elle ouvrit la bouche comme pour parler, puis la referma, en serrant un peu les lèvres, afin de mieux enfermer ses paroles, et attira par la main son mari sur le petit canapé où elle s'était blottie. Elle se pelotonna contre lui en murmurant : « Tu viendras très souvent, toutes les semaines.

— Et si j'étais empêché ? fit Roger, tu viendrais me voir ? Un petit voyage, cela ne compte pas ! »

Elle secoua la tête négativement et dit avec fermeté :

« C'est toi qui viendras. — moi pas. »

Elle était si jolie, si malicieusement tendre et douce, que son mari ne put lui tenir rigueur ; il se dit que quelques journées de pluie ou de vent auraient bientôt raison de ce caprice, et n'y songea plus.

Quand vint le moment de se rendre à Paris pour ses affaires, Barrois éprouva pourtant un petit serrement de cœur. Il trouvait assez dur de s'en aller tout seul, dans un appartement où il vivrait presque en garçon, et il le dit à sa femme.

« Mais, fit-elle, cela t'est arrivé dix fois d'aller à Paris passer quelques jours sans moi ?

— Pas en hiver, rétorqua Roger, pas en hiver ! »

Lucette se mit à rire.

« La saison fait donc une différence ? » demanda-t-elle.

Elle se montrait très gaie, mais ses yeux un peu battus témoignaient contre sa feinte bravoure.

Roger vit charger dans le breack sa malle et sa valise ; le cocher l'attendait prêt à lui remettre les rênes... La journée était magnifique, l'été de la Saint-Martin, venu avant son temps, jetait une trompeuse apparence de jeunesse sur le doux paysage ; rien ne ressemble à des arbres qui n'ont plus de verdure, comme des arbres qui n'en ont pas encore.

Les peupliers superbes des îles de la Loire faisaient briller au haut de leurs cimes quelques feuilles isolées, pareilles à des pailons d'or ou d'argent ; le fleuve roulait ses eaux bleues sur les bancs de sable jaune ; les héliotropes des corbeilles, chauffés par le soleil, répandaient un parfum plus pénétrant qu'aux jours d'été...

Au moment de partir, le jeune homme embrassa du regard le paysage lointain, le parterre, sa jeune femme enveloppée d'un long manteau ouaté, la tête emmitouffée de dentelles.

Il se pencha vers elle.

« Demande un chapeau et partons ensemble ! fit-il tout bas. »

C'était un véritable regard d'amant qu'il jetait sur sa femme, et le cœur lui battait à la pensée de l'enlever ainsi, à l'improviste. Il lui prit doucement la main et l'attira vers le break.

Elle recula avec un petit mouvement d'inquiétude.

« Non, dit-elle, cela ne se peut pas. Va, mon cher mari, va, mon amour, ajouta-t-elle plus bas ; et surtout reviens samedi soir ! »

Respectueusement, comme il convient devant ses gens, Roger baisa la main de sa femme et monta sur le siège du break ; il rassembla les rênes et les chevaux partirent d'un trot égal. La grille était ouverte.

« Eh bien ! Bricou, avez-vous graissé les gonds ? demanda Barrois en ralentissant son allure pour tourner.

— C'est huilé, huilé, Monsieur ! Il en pleure, de l'huile ! Elle ne fait pas plus de bruit maintenant qu'une souris.

— C'est bien, mon brave, faites bonne garde. Madame est restée au château, ayez bon pied, bon œil ! »

Lucette resta sur le perron jusqu'à ce que le bruit des roues se fût perdu dans l'espace, puis elle fit le tour de son domaine. Sur le perron opposé, on voyait à quelques centaines de mètres la ligne du chemin de fer ; les mains appuyées sur la pierre attiédie par le beau soleil d'automne, elle regarda longtemps la vallée de la Loire, pleine d'une lumière si douce que le cœur en était attendri. Attirée par le parfum délicat d'une *Gloire de Dijon* enlacée autour des dessins de la balustrade, elle se pencha vers les roses tardives et leur sourit comme à des personnes aimées ; puis tout à coup elle se redressa pour écouter...

Oui, c'était le train qui emportait son mari ; serait-il à la portière seulement ? Aurait-il songé à regarder sa maison en passant ?

Avec un roulement de tonnerre, l'express glissa devant ses yeux éblouis, puis disparut derrière les arbres du parc. Mais dans l'apparition vertigineuse, elle avait vu la figure de son mari, debout dans la portière... et lui, le cœur plein de joie, il avait vu la gracieuse silhouette de sa femme qui l'attendait.

Lucette rentra dans le salon, ouvrit le piano et, sans s'asseoir, d'une main distraite, esquissa la mélodie bretonne du *Fil d'or*, qu'elle chantait souvent avec sa sœur Claire. C'était un souvenir sacré, ce *Fil d'or*... Il avait sinon fait, au moins singulièrement protégé son mariage... Elle voulut chanter le refrain, mais sa voix se brisa dans sa gorge, et elle alla enfouir sa tête dans les coussins d'un canapé en pleurant à chaudes larmes.

« Oh ! que c'est dur, que c'est dur de le laisser partir comme cela, pensa-t-elle à travers ses larmes, mais il le fallait. »

Un sourire parut sur ses lèvres, à travers ses cheveux blonds ébouriffés, semblable au joli soleil d'automne qui jouait dans les menues branches d'un bouleau, en face d'elle, dans le parc ; elle se remit sur son séant, soupira, rétablit une sorte d'ordre dans ses boucles follettes et murmura :

« Voyons, il faut être sérieuse, madame Luce ; nous ne sommes pas ici pour nous amuser, tâchons de bien employer notre temps. »

A peine arrivé, Roger fut accueilli par nombre de questions et d'épigrammes. Comment, madame Barrois était restée là-bas ?

en cette saison ? Il avait beau alléguer que nombre de femmes ne reviennent qu'en janvier, le petit ménage Barrois n'avait point donné cette habitude à son entourage, et les entourages, — chacun le sait, — ne peuvent souffrir qu'on dérange leurs habitudes.

Le samedi, Roger ne put prendre que le train de cinq heures ; il était près de deux heures du matin, par un temps effroyable, lorsque les roues de son coupé firent crier le gravier devant le perron. Lucette attendait derrière la fenêtre ; il vit sa silhouette se détacher sur le fond éclairé de la chambre.

« Comment ? pas encore au lit, à cette heure ? fit-il en la serrant contre lui.

— Je n'aurais jamais pu, te sachant en route... »

Ah ! quel dimanche bienheureux ! Il pleuvait à verse, le ciel était de la même couleur que l'eau de la Loire, et le paysage seule-

ment, un peu plus foncé ! Mais nos amis n'y songeaient guère. Une fois, Lucette, ayant regardé au dehors, laissa retomber le rideau et regarda son mari en disant : « Il fait bon ici ! »

Certes, il faisait bon dans le salon, comme dans la salle à manger lambrissée de vieux panneaux de chêne sculpté, comme dans la jolie chambre à coucher, toute tendue de pongee brodé de bleuets, fraîche à l'œil, tiède et engageante. Cela valait le voyage !

Mais il fallait reprendre le train à neuf heures du soir, si l'on voulait être rentré le matin à Paris.

« Une nuit en chemin de fer, c'est dur. Tu ne pourrais pas rester, dis, petit mari ? »

L'envie n'en manquait pas à Roger, mais sachant que la veuve avec l'orphelin, avait rendez-vous chez lui à onze heures du matin... Impossible !

Les samedis se suivirent et se ressemblèrent, sauf pour le temps, qui était redevenu fort beau. Roger, à moitié résigné le dimanche, était généralement d'une humeur fâcheuse le

lundi matin, ce qui n'étonnait que ses clients.

Lucette, au contraire, semblait s'arranger à merveille de cet état de choses ; en semaine, elle faisait toutes sortes de petites courses à pied, seule avec Phanor, qui ne s'était jamais vu à pareille fête. Tantôt elle allait elle-même à la Possonnière mettre à la poste une lettre pour son mari, car elle lui écrivait tous les jours, tantôt elle rendait visite à quelque voisine, tantôt elle allait chez son curé, et revenait de ces endroits divers avec une couleur charmante sur le visage, et un éclat rieur dans les yeux.

« Je n'ai jamais vu Madame se promener comme cela ! déclara un jour la femme de chambre. Ce n'est pas la peine d'avoir des voitures, pour me faire passer ma vie à broser des bas de jupes ! A la saison qu'il est, et avec ce gros idiot de chien, qui essuie ses pattes après Madame, comme si c'était une serviette ! »

Luce faisait beaucoup de charité cet hiver-là. Elle n'avait encore jamais vu l'hiver à la campagne. Les jolies maisons enchâssées dans la glycine ne sont plus si avenantes quand vient novembre, et elles ne le sont plus du tout, lorsque décembre arrive. Les petits enfants empaquetés de guenilles de laine ressemblent à des colis négligés, leur nez lui-même, ignorant des lois du savoir-vivre et plus difficile à réprimer, dans ses écarts, sur une manche de drap que sur un sarreau de toile, ôtait beaucoup de charme à leurs petits minois ébouriffés. Pourtant Lucette entra partout, et dans chaque demeure laissa des visages souriants.

« Tu ne veux donc pas t'en revenir ? » lui dit un dimanche soir



Roger, qui n'était pas de très bonne humeur. Il commençait à s'apercevoir que sept et sept font quatorze, et que de trente-six heures en passer quatorze en chemin de fer, dont une nuit, était décidément plus fatigant qu'agréable.

« Après Noël, mon Roger ! répondit sa femme en s'appuyant câlinement sur son épaule. Que ce sera gentil, Roger, dis, le jour où tu m'emmèneras ! »

— Ah ! oui ! ce sera gentil ! grommela l'époux mécon-

tent. Ce serait encore bien plus gentil si c'était tout de suite ! »

Mais Luce ne voulait pas entendre de cette oreille ; elle se mit au piano et chanta le *Fil d'or*.

« N'est-ce pas que c'est joli ? dit-elle en se retournant vers son mari d'un air ravi. Moi, je l'aime toujours autant ! »

— Moi aussi, répondit Roger en bâillant. Huit heures et demie ? Quelle misère ! Je passerais une si bonne nuit dans mon lit, et voilà ce brigand de Joseph qui va arriver avec son coupé...



Heureusement il n'y a pas de neige ! Ce serait à casser la jambe à toute l'écurie !

— C'est pourtant joli, la neige ! fit Lucette d'un air rêveur. J'aimerais bien qu'il neigeât pour Noël.

— Pas moi ! Avoue que je suis un mari bien indulgent, Lucette ! Un amour de mari, répondit-elle en l'embrassant dans le cou. Mais il faut convenir aussi que je suis une femme...

— Oh ! une femme bien étonnante ! La jolie madame Barrois, comme on dit dans les journaux mondains, qui s'enferme à la campagne en hiver, c'est une des choses les plus extraordinaires qui se soient encore manifestées sous le ciel de France !

— Tu viendras pour Noël, Roger ? fit Lucette, en le regardant tout à coup d'un air inquiet. La veille, dis ? Avant le dîner ?

— La veille, oui ; avant le dîner, je ne crois pas ! Il me faudrait partir à onze heures du matin ! Perdre une journée...

— Roger ! fit Lucette, les yeux brillants d'une décision irrévocable, si tu ne viens pas pour dîner, je ne te le pardonnerai jamais !

— Oh ! oh ! fit Roger, et pourquoi ?

— Parce que l'autre train arrive trop tard, et il faut que tu viennes avec moi à la messe de minuit. Tu comprends, je ne peux pas y aller seule ! et...

— La messe de minuit est très belle à Saint-Augustin, à Paris, et si tu m'en crois, c'est là que nous irons ensemble. Tu partiras d'ici le matin...

— Du tout, du tout ! Je veux que ce soit ici ! »

Elle était toute rouge et presque fâchée.

« Tu as dit Noël ! fit-elle avec autorité, et Noël, c'est Noël ! Tu ne voudrais pas manquer à ta parole ! »

— J'ai dit jusqu'à Noël, répliqua Roger ; cela veut dire aussi bien la veille que le lendemain de Noël.

— Oh ! s'il est permis ! s'écria Lucette, en frappant ses mains l'une contre l'autre, après quoi elle les laissa retomber devant elle d'un air accablé. Si mon mari n'est plus de parole, à qui se fier ?

— Un jour de plus, un jour de moins, la belle affaire ! insista Roger, qui commençait à s'échauffer.

— Pour moi, cela fait quelque chose ! dit Lucette à voix basse, en se détournant. Roger eut honte de sa taquinerie ; il allait pren-

dre sa femme dans ses bras, lorsque le valet de chambre annonça :

— Le coupé est avancé ; Joseph présente ses excuses à Monsieur, il est un peu en retard, il n'y a plus que juste le temps ! »

Roger embrasse Lucette à la hâte et saute dans le coupé, qui part grand train. Pour la première fois de sa vie, madame Barrois s'est séparée de son mari sur l'impression d'une querelle.

Bien futile, bien ténue, en vérité, la querelle ! Roger n'a pas été gentil ; il savait très bien que jusqu'à Noël cela signifie jusqu'après Noël, et non avant ! Mais les hommes sont si ergoteurs !

Lucette pense à son beau-frère d'Espars, qui n'a pas une once de méchanceté dans toute sa haute et large personne, et qui a fait à sa pauvre petite femme Claire la vie la plus intolérable... Il l'aime pourtant à sa façon, et la tient en grande estime... Si Roger veut se mettre sur ce pied-là !... Les larmes de Lucette coulent abondantes pendant un moment... Tout à coup, dans la nuit, on entend le grondement sourd du train qui passe...

« Mon Roger ! mon cher mari ! soupire Lucette en essuyant ses yeux. Je t'aime tant tout de même, si tu savais ! »

Mais elle a beau essuyer ses yeux, les larmes reviennent. Alors, le cœur encore tout gros, elle va au piano, et très lentement, joue l'hymne de Noël : *Adeste fideles*. Au bout d'un instant, elle chante tout bas : *Datus est nobis...*, et quoique la voix soit encore mouillée de larmes, Lucette sourit vaguement :

« J'arriverai pourtant à en faire quelque chose ! » se dit-elle en fermant le piano.

Sur cette parole énigmatique, madame Barrois remonte à sa chambre, qu'elle trouve froide, triste, et surtout énorme... Comme Roger doit être mal dans son wagon de premières, les genoux plus haut que la tête, s'il y a de la place, et les jambes pleines de crampes, si le wagon est au complet ! Et madame Barrois dort médiocrement.

La veuve et l'orphelin avaient vraiment, pour cette fois, une chance extraordinaire ; leur affaire se présenta au jour dit, le détenteur inique fut confondu, moins par l'éclat de ses méfaits que par l'éloquence de M^e Barrois. Celui-ci, plein de feu et d'audace, fit une plaidoirie des plus brillantes.

Après avoir reçu les compliments de ses collègues et les remerciements de sa cliente, M^e Barrois, qui était vraiment épuisé alla

diner ; il ne s'était pas attendu à une fin si prompte, et se trouvait avoir devant lui deux journées presque vides...

« Demain, je file à Bellefeuille, se dit-il ; c'est Lucette qui sera contente ! Il y a un train le matin à sept heures et demie, par l'Ouest ! Je le prends ! et à trois heures je serai chez nous ! Je n'écris point, pas de télégramme ; une vraie surprise ! Enfin, dans six jours Noël arrive ! Et il en est temps, vraiment ! Je commence à en avoir plus qu'assez ! »

Le lendemain, vers trois heures, M^e Barrois descendit de wagon à la Possonnière ; n'ayant pas prévu, il n'avait point de voiture pour l'emmenager ; mais trois ou quatre kilomètres n'effrayaient pas un bon marcheur comme lui. L'après-midi était froid et clair ; le soleil, déjà très bas, allait bientôt disparaître derrière les bois. En passant près du vieux moulin à vent encore fort gaillard, perché sur une éminence, il ne put s'empêcher de rire au souvenir d'une aventure survenue là, l'été précédent, où



sa femme et sa belle-sœur avaient berné de la plus piteuse façon une sorte de bellâtre mal intentionné...

« C'est qu'elle est coquette, ma chère petite femme, pensa Roger en arpentant la route. Ce qui m'étonne précisément, avec l'humour dont je la connais, c'est qu'elle ait voulu rester ici. Qu'y a-t-il dans les environs, maintenant ? Quel-

ques vieilles dames et le curé... Pas moyen de coqueter avec le curé... Un bien brave homme, mais pas mondain pour un sou... Il n'a qu'une fibre artistique, il est fou de musique, et c'est une passion malheureuse ; quand les châtelains de la Possonnière sont partis, je ne vois pas qui pourrait la satisfaire... »

Tout en soliloquant, il était arrivé près de sa maison ; le crépuscule d'hiver envahissait la route. A cent pas devant lui, il vit sortir par la grille à peine entr'ouverte une forme masculine qu'il ne reconnut pas. C'était un homme jeune évidemment, de taille moyenne, qui s'en allait en tournant le dos à Roger. Un chapeau de feutre sur la tête, un cache-nez autour du cou, enveloppé d'un paletot sombre assez mal coupé, il ressemblait à tout le monde.

Phanor, en rupture de chenil, arrivait à sa rencontre ; en le croisant, il lui fit la politesse d'un frémissement de queue et fourra son museau dans la main que l'individu sortait de sa poche. Après quoi l'homme et le chien se séparèrent sans se retourner.

En apercevant son maître, Phanor, partagé entre le désir de lui témoigner sa joie et la certitude d'avoir mérité une correction, s'accroupit sur le sol avec des sons et des attitudes en apparence inconciliables.

Roger était si surpris par la sortie de ce visiteur inconnu, qu'il s'en informa près de son chien.

« Le connais-tu, Phanor ? fit-il. Hein ? dis-moi un peu ce que c'est que celui-là ? »

Il indiquait le promeneur qui, les mains dans ses poches, le front en avant, s'en allait comme un homme pressé.

Phanor ne pouvait pas dire grand'chose ; avec des mouvements tout à fait acrobatiques il se faufila derrière son maître et se trouva de l'autre côté de la grille.

« Bricou, dit Roger en ouvrant la porte de la loge, qui est-ce qui sort d'ici ? »

— D'ici ? Personne ! Bonjour monsieur Barrois, vous voilà donc revenu par ici !

— Quelqu'un vient de sortir, insista Roger ; un homme avec un chapeau melon.

— Un chapeau melon ? Aussi vrai que vous voilà, Monsieur, et encore que je ne vous attendais pas, il n'est sorti personne !

— Mais je l'ai vu ! fit Roger impatienté. Et Phanor l'a vu ! Il l'a même caressé.

— Phanor aura eu la berlue, Monsieur. Je suis sûr que personne n'a ouvert la grille. »

Roger jeta un regard de mépris courroucé sur le mouchoir bourré de coton qui faisait à son vieux gardien une inséparable mentonnière entre la Toussaint et Pâques, et sortit sans insister.

« Incorrigible, ce vieux paysan, pensa-t-il. Ni manières, ni attentions... Il est honnête, le beau mérite ! Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est sourd et aveugle... »

Sans sonner, Roger entra chez lui ; dans le vestibule, il rencontra le valet de chambre qui portait une lampe ; celui-ci fit un sursaut en le voyant, mais très digne, déposa la lampe sur un meuble et s'approcha pour lui ôter son pardessus.

« Madame est sortie ? demanda le mari.

— Madame est au salon. »

Roger entra, suivi par la lampe. En le voyant Lucette poussa un cri de joie et se précipita à son cou. Elle resta là un instant, un peu essoufflée ; le valet de chambre s'était retiré.

« Que c'est gentil, que c'est gentil ! répétait la jeune femme. Et justement j'avais si grande envie de te voir ! »

Roger l'embrassa une douzaine de fois, et s'assit à côté d'elle.

« Tu ne t'es pas ennuyée ? demanda-t-il. Tu as reçu des visites depuis que je ne suis venu ? »

— Pas une, figure-toi, pas une ! Je ne sais pas s'ils sont tous morts, gelés ou partis ! Le curé lui-même, qui m'avait promis de venir dîner hier, s'est fait excuser : il a des malades.

— Mais aujourd'hui, personne n'est venu ?

— Personne ! Quand je te dis qu'ils sont tous ankylosés ! »

Roger se trouvait dans le singulier état d'esprit où l'on est en face d'une évidence désagréable, dont il n'existe aucune preuve. Il avait vu le visiteur, il en était sûr ; et pourtant il aurait bien voulu pouvoir se dire que c'était faux. Une idée lui vint.

« Tu ne t'ennuies pas toi ; mais ta femme de chambre, qu'est-ce qu'elle dit de cette villégiature hivernale ? »

— Rien ; je crois qu'elle épousera Joseph un jour ou l'autre... et ce sera ce qui pourra arriver de mieux, car vraiment... »

Elle termina sa pensée par un hochement de tête scandalisé.

« Et, dis-moi, personne ne vient voir le valet de chambre ? J'ai défendu les visites... »

— Sois tranquille, c'est un garçon très rangé ; il ne sort pas et ne s'est lié avec personne dans les environs. »

La cuisinière avait soixante-sept ans ; de ce côté, rien à craindre. Le jardinier avait une entrée à part, sur une autre route.

« Alors, personne n'est venu te distraire ou te déranger ? »

— Personne ! Pourquoi me demandes-tu cela ? »

Lucette avait l'air si surpris que Roger en fut ahuri.

« Après tout, se dit-il, j'ai peut-être rêvé ! J'aurai eu une hallucination ; cela arrive, même en plein jour. »

Lucette, parfaitement heureuse, fut tout sourire et caresses.

« Plus que cinq jours, mon Roger, disait-elle en comptant sur ses doigts ; cinq jours jusqu'à la veille de Noël, et alors tu m'emmèneras ! Nous partirons le lendemain, si tu veux. »

— Soit, fit le mari ; comme tu voudras ! »

Il se résignait à subir une destinée obscure qu'il ne pouvait éviter. Lucette avait bien voulu ce qu'elle avait voulu ! Sans doute il eût pu user d'autorité... Mais M^e Barrois avait assez l'expérience des choses de ce monde pour savoir qu'avec sa femme user d'autorité est encore le pire moyen pour se faire obéir.

Quand il partit, Lucette l'accompagna à pied jusqu'à la grille. Le temps était sec et froid, mais un peu couvert.

« S'il pouvait neiger ! dit-elle. Un Noël sans neige, ce n'est pas Noël ! »

— Pour aller à la messe de minuit, tes chevaux ne seraient peut-être pas de cet avis-là!

— Ça ne fait rien, ça ne fait rien! Il me faut de la neige! quand nous devrions revenir à pied! »

Le jour qui précédait la veille de Noël tant attendue, Roger se trouva libre d'assez bonne heure et s'avisa qu'il ferait bien

d'aller coucher à Angers. Quelques menues affaires qu'il devait y régler seraient expédiées dans la matinée et rien ne l'empêcherait alors d'aller surprendre Lucette au milieu de son déjeuner.

Il fit comme il l'avait pensé; mais le train qu'il avait pris étant un train omnibus qui s'arrêtait à une station beaucoup plus voisine de Bellefeuille que celle des trains express, il n'eut à faire



que quelques centaines de mètres. La température était très rude, le vent glacial coupait la respiration, les nuages bas semblaient vouloir envelopper la terre d'une sorte de ouate irrespirable.

« Ouf! se dit Roger en prenant haleine, j'ai idée que Lucette aura lieu d'être satisfaite, et qu'il neigera ce soir. »

Comme Barrois passait par la grille, fermée au loquet seulement, il aperçut le dos de Bricou confortablement tourné vers la fenêtre, pendant qu'il se chauffait les pieds au feu. Rien ne lui ayant signalé la présence de son maître, il ne sourcilla point.

« Quelle maison bien gardée, pensa le jeune homme. Quand la grille criait, on l'entendait jusque de la maison! Et c'est moi qui ai fait huiler les gonds! On n'a pas de l'à-propos tous les jours! »

Il entra dans le hall sans avoir été vu, et son humeur n'en devint pas meilleure. Les sons du piano arrivaient à lui à travers les portes fermées. Lucette frappait un dernier accord.

On entendit un bruit de pas, de pas masculins, puis une porte

se ferma... Roger pensait voir son visiteur inconnu; point! Personne ne se présenta. Très nerveux, il entra dans le salon; Lucette était seule, debout près du piano.

« Roger! s'écria-t-elle en se retournant pour lui sauter au cou. Quel bonheur! As-tu déjeuné? »

— Non! » grommela le mari en l'embrassant tout de même, si grognon qu'il fût. Tu as donc changé l'heure de tes repas? Je croyais te trouver à table.

— Aujourd'hui seulement. J'ai déjeuné il y a une heure, ne pensant pas que tu viendrais; mais on va te servir tout de suite. Tu as vu le valet de chambre? »

— Je n'ai vu personne, » répliqua Roger d'un ton gros de sous-entendus que sa femme ne sembla pas comprendre.

Avec mille chattering, mille câlineries de la voix, du geste et du regard, elle assista au déjeuner de son mari, lui choisissant les meilleurs morceaux, lui versant à boire elle-même, enfin lui

faisant un petit paradis domestique de cet intérieur clos et tiède, pendant que, par les grandes baies vitrées, la campagne apparaissait aussi morose que M^e Barrois lui-même.

« Qu'as-tu donc ? lui demanda ingénument Lucette quand, après lui avoir sucré son café, elle vit qu'il ne se déridait point.

— J'ai mal à la tête ! répondit-il d'un ton bourru. Tiens, je crois que ce que j'ai de mieux à faire, c'est encore de dormir deux heures sur le divan.

— Pauvre Roger ! fit Lucette en tapotant les coussins. Voistu, c'est la neige. »

Quel interminable après-midi ! Et quel lamentable dîner ! La gaieté de Lucette était tombée devant l'attitude de son mari.

« Tu as quelque chose, Roger ? lui dit-elle timidement vers neuf heures du soir, alors que l'un et l'autre étaient devenus presque également tristes et maussades.

— Que veux-tu que j'aie ? Est-ce que ma vie n'est pas la plus



belle qui se puisse imaginer ? » répliqua amèrement M^e Barrois.

Elle le regarda en silence un instant, puis s'approchant de lui avec précaution commi si elle avait peur de le secouer :

« Tu es nerveux, voilà ! C'est la neige !

— Nerveux ? s'écria Roger du ton dont il eût reçu un mortel outrage. Moi ? Dieu merci ! C'est bon pour les femmes ! »

Avec un regard compatissant, jeté de côté seulement, par prudence, Lucette se dit qu'elle ne dirait plus jamais à personne : « vous êtes nerveux », parce que, en général, ça ne réussit pas.

La neige commençait à tomber, en effet. On voyait, à travers les grandes glaces des baies vitrées, les gros flocons flotter lentement en tournoyant sur eux-mêmes. A la lumière des lampes, ils s'irisaient le long des fenêtres en chatoyant comme une pluie de pierres précieuses. La pelouse était déjà toute blanche ; les sentiers seuls restaient gris, mais bientôt ils seraient recouverts.

« Tiens, fit Roger, la voilà la neige ! Es-tu contente ?

— Oh ! à présent, elle ne me fait plus plaisir ! » dit tristement Lucette.

Enfin, l'heure vint de partir. Après être montée dans sa chambre pour faire toilette, la jeune femme reparut vêtue de blanc ; sa robe de laine était garnie de fourrures d'agneau blanc, douces à l'œil et au toucher.

« Regarde, Roger, dit-elle, moi aussi je suis en neige !

— C'est joli ; mais tu parais moins mince ; le blanc fait souvent cet effet-là ! »

Lucette ne dit rien ; très affairée, elle revêtait sa pelisse. Le coupé les attendait ; ils y montèrent et prirent le chemin de l'église, sous la neige qui tombait de plus en plus épaisse.

C'était une jolie église romane, une des plus anciennes de l'Anjou ; la voûte de charpente planchée de sapin produisait l'effet d'une grande quille de vaisseau retournée ; elle était propre, claire et gaie. L'autel ruisselait de lumières, et Roger y reconnut les grands candélabres d'argent qui venaient de sa grand-mère, avec beaucoup d'autres qu'il se souvenait d'avoir vus en dinant chez ses voisins de campagne.

Il s'était assis dans son banc, avec sa femme. Tout à coup il s'aperçut qu'elle n'était plus là ; pendant qu'il passait la revue du luminaire, elle avait disparu.

Surpris, il se retourna et la chercha des yeux... Elle n'était nulle part. — C'était un peu fort ! Comment, le mystère le poursuivait même à l'église ? Il allait se lever pour interroger le bedeau, quand l'orgue retentit, et la messe commença.

Roger se sentait plein de pensées amères et troublantes ; sa femme n'avait plus confiance en lui ! Certes, les cachotteries qu'elle lui faisait devaient être innocentes et sans importance, mais pourquoi ne pas agir franchement ? Pourquoi ne pas lui laisser, car c'était là le fond de son grief, la belle tranquillité passée des quatre années heureuses qui venaient de s'écouler ?

Peu attentif à la messe, il ressassait dans son esprit ces idées pénibles, lorsque l'orgue résonna pour la seconde fois, et une voix d'homme inexpérimentée, mais d'une fraîcheur, d'un velouté qui n'appartiennent qu'à l'extrême jeunesse, entonna la Prose du jour :

*Adeste fideles,
Laeti triumphantes,
Venite, venite ad Bethleem.*

Une autre voix, exquise, un peu tremblante, fondue de douceur et de chaude persuasion, reprit :

Datus est nobis...

Tous les soupçons vagues, toutes les humeurs noires de Roger s'évanouirent dans le nuage d'encens qui montait de l'autel, et il se retourna.

Dans la tribune, sa Lucette, debout, chantait de toute son âme, les yeux levés au ciel, comme si elle voyait vraiment l'Enfant divin entouré d'anges, bien au-dessus de la voûte noircie par le temps et la fumée des cierges. On ne chante pas avec cette voix-là, on n'a pas cette expression-là quand on fait des mystères, même innocents... Il avait tout rêvé... Quel vilain rêve, et que le réveil en était doux !

La voix d'homme reprit en duo avec Lucette :

Venite adoremus...

Roger, sans plus se soucier de scandaliser l'auditoire, se tourna et vit le chanteur. C'était un jeune homme de dix-huit

ans à peine, avec de bons yeux de chien et une barbe naissante, vêtu comme un petit bourgeois d'un complet de confection.

« D'où sort-il, celui-là, qui chante avec ma femme ? pensa Roger tout à fait mécontent. Je ne l'ai jamais vu... »

Il voulait être furieux, et n'y parvenait pas ; la voix de Lucette tombait de la tribune sur la foule recueillie comme une rosée de paix céleste, et bon gré, mal gré, il fallait s'attendrir. Roger baissa la tête, se souvint du jour où il avait vu Lucette, couverte de ses cheveux d'or, en prière devant la vierge de Behuard, et malgré toutes les évidences, il demanda pardon à sa femme de l'avoir seulement blâmée dans son âme.

La Prose terminée, la messe continua ; Lucette revint d'un pas discret et se coula dans le banc, près de son mari. Tout bas, il lui demanda, les yeux encore humides :

« C'est pour cela que tu voulais rester jusqu'à Noël ? »

— Pour cela et encore autre chose », répondit-elle sans le regarder, mais avec un sourire délicieux.

L'office achevé, on se fit des saluts et des compliments ; toute la petite clientèle d'enfants et de pauvres qui appartenait spécialement à Lucette vint lui offrir ses hommages. Enfin on sortit... O surprise ! la neige brillait au clair de lune, et le coupé de Barrois n'était plus sur la place qui miroitait comme une flaque d'eau.

« Joseph n'est pas là ? » demanda Roger en serrant contre lui le bras de sa femme à qui il n'avait encore pu dire un mot.

L'aubergiste qui demeurait en face s'approcha.

« Il faut que monsieur Barrois excuse, dit-il ; le verglas est tombé tout à coup, et si dur que Joseph n'a pas osé rester là. Il a dit qu'il allait rentrer avec ses chevaux qui n'étaient pas ferrés à glace, et que sans ça il leur casserait les jambes pour sûr ! »

— Ce n'est pas trop mal pensé en ce qui concerne les chevaux, dit Roger ; mais nous, comment allons-nous rentrer ?

— Joseph va revenir avec le petit duc et le vieux cheval ; si Monsieur et Madame veulent me faire l'honneur d'entrer chez moi pour attendre...

— Non, fit tout bas Lucette à son mari ; c'est plein de gens qui vont faire réveillon...

— Je vous remercie, dit Barrois tout haut ; nous aimons mieux attendre en plein air. »

Après un moment de curiosité, la foule s'était dispersée, non sans quelques chutes qui avaient diverti l'assemblée.

« Tu vas mourir de froid, sous ce porche, à attendre ! dit Roger en regardant sa femme avec pitié.

— Ce n'est pas si glissant, fit-elle ; en allant très doucement, nous pourrions peut-être faire un bout de chemin. J'aimerais cela, mais bien lentement, Roger ; je voudrais ne pas tomber ! »

Ils essayèrent quelques pas, mais il fallut y renoncer. Très ennuyé, Barrois allait proposer d'entrer dans l'auberge, lorsqu'un jeune homme bien enveloppé sortit de derrière l'église.

« Léonor, c'est Léonor, dit Lucette. Léonor venez donc ici ! »

Sous le paletot épais, Roger reconnut l'inconnu que Phanor avait salué sur la route, et en même temps le chanteur inconnu.

« C'est Léonor, le fils du charpentier ; il a une jolie voix, n'est-ce pas, Roger ? Il a eu de la peine à chanter en duo, ça ne lui était jamais arrivé ; mais il en est venu à bout tout de même. Pour un garçon de dix-sept ans, ce n'est vraiment pas mal.

— Pas mal du tout ! répondit Roger qui se fût volontiers donné des coups de cravache à lui-même. Couvrez-vous donc, Léonor, il fait froid ; madame le permet.

« Qu'est-ce que vous traînez derrière vous, au bout de cette corde ? demanda Lucette.

— C'est le petit traîneau, répondit le jeune garçon de sa voix musicale ; on s'en sert en hiver pour porter le linge à la rivière, et aujourd'hui j'ai amené ma petite sœur dessus, parce qu'elle

a mal à un pied. Je le ramène chez nous ; ma sœur est restée à coucher dans le bourg, chez ma grand'mère.

— Lucette, fit Roger frappé d'une idée subite, si tu voulais, nous te ramènerions en triomphe à Bellefeuille, Léonor et moi ?

— Je trainerai bien Madame à moi tout seul ! s'écria le jeune garçon dont les yeux brillaient de joie.

— A nous deux, mon garçon ; vous devant, moi derrière. »

Lucette s'assit sur le petit traîneau long et étroit, garni seulement d'un méchant bout de tapis, et ses deux chevaliers se mirent à la besogne, l'un traînant, l'autre poussant. La lune était magnifique, le ciel sans nuages, et le temps s'était adouci.

« Une vraie partie de plaisir ! dit Roger à l'oreille de sa femme. D'où lui vient ce nom romantique, au jeune charpentier ?

— On ne sait pas ! A la campagne, ils ont des idées !

— Et toi, tu avais idée d'en faire un ténor ?

— Ne te moque pas, Roger, il a une jolie voix, et c'est le meilleur garçon du monde. »

Ils avaient fait à peu près un kilomètre en cet équipage, et pas vite, lorsqu'au détour du chemin ils virent arriver Joseph conduisant le vieux cheval, plus habitué à traîner une charrette de fumier que le petit duc de Madame ; aussi ne pouvait-il venir à bout de lui faire prendre une autre allure que le pas.

« Voilà qui est parfait, dit Roger. On attachera le traîneau derrière la voiture, et Léonor va monter sur le siège. Je ne serai pas fâché d'être traîné à mon tour, fût-ce au pas ! »

Ils atteignirent enfin Bellefeuille ; Léonor détacha son traîneau en remerciant, et continua sa route jusque chez son père qui ne demeurait pas bien loin.

Un réveillon délicat attendait les deux époux. Ils congédièrent leurs gens et s'assirent près du feu. Quand ils eurent apaisé leur faim, — une vraie faim, car ils avaient parfaitement mal diné, — ils montèrent dans leur chambre, si jolie, si souriante, lorsqu'ils y étaient ensemble.

« Eh bien ! Lucette, confesse-toi maintenant, dit Roger d'un air grave, mais les yeux riant. Tu voulais donner de la musique à notre curé pour sa Noël ? et c'est pour cela que tu m'as fait morfondre deux mois ?

— Ce n'est pas pour le curé, Roger ; mais c'était pour la musique... Vois-tu, c'était un vœu, ajouta-t-elle avec un peu d'embarras.

— Un vœu ? fit le jeune mari surpris.

— Oui, j'avais fait vœu de chanter l'*Adoremus* dans notre église, si... si... enfin, Roger, nous avons eu beaucoup de chagrin, tu te rappelles, la première année de notre mariage ?

— Oui, je me rappelle ! dit-il ému au souvenir des fragiles espérances sitôt évanouies.

— Eh bien ! j'avais fait vœu, cette fois, de chanter le Noël ici, — et aussi de rester bien tranquille pour que le même malheur n'arrivât pas deux fois... Il y aura un Noël chez nous à la Saint-Jean, Roger... »

Ses yeux brillaient de larmes souriantes, pendant qu'elle annonçait à son mari la grande nouvelle, les mains croisées sur sa jeune poitrine.

« Oh ! Lucette, Lucette ! fit-il tout bas. Si tu étais tombée ! Quel danger tu as couru, et sans me le dire !

— Mais Léonor s'est trouvé là bien à propos ! Sais-tu ? son petit traîneau avait l'air d'une crèche ; cela m'a fait plaisir de m'asseoir là-dedans. »

Ils restèrent pensifs un instant, émus par l'avenir nouveau ouvert devant eux ; puis très lentement Roger baisa le front et les yeux de sa femme.

HENRY GRÉVILLE.

(Illustrations de André Brouillet).



GUSTAVE JACQUET



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

ISABELLE

Ayuntamiento de Madrid



UNE COMMISSION LOCALE

PAR LUCIEN DESCIVES

LORSQUE j'étais membre de l'une des vingt Commissions entre lesquelles est répartie, à Paris, la protection des enfants du premier âge, je fus témoin d'une scène dont la relation pourrait être annexée au rapport annuel de l'Académie sur les prix de vertu. Je n'ai pas cette ambition. On me permettra même de ne point numéroter l'arrondissement où j'exerçais mon modeste ministère et d'accorder le bénéfice d'une égale discrétion au véritable nom de braves gens que toute réclame offusquerait.

Mais sait-on bien, d'abord, ce que sont ces Commissions de création relativement récente et d'une utilité qu'attestait, dernièrement encore, une statistique de la mortalité décroissante des enfants placés en nourrice, en sevrage ou en garde ?

Ce précieux résultat est dû, sans conteste, à la loi du 23 décembre 1874 et à la surveillance qu'elle institue en faveur des enfants de un jour à deux ans confiés, hors du domicile des parents et moyennant salaire, aux nourrices, sevrées ou gardeuses.

Le carnet que ne leur délivre qu'à bon escient la Préfecture de police, c'est leur livret militaire. Elles le présentent à toute réquisition des personnes qui ont qualité pour le viser et y inscrire leurs observations. En quelques pages, ce *vade-mecum* contient d'essentielles indications : certificats de la nourrice, état-civil de l'enfant, composition de sa layette, paiement des mois échus, notions d'hygiène, texte du règlement d'administration publique, et jusqu'aux articles du Code pénal applicables aux contraventions.

Aussi bien, le nombre en a beaucoup diminué, et les maires, usant du pouvoir dont les arme le décret, n'ont plus que rarement l'occasion de prononcer le retrait d'un enfant à la santé de qui sont préjudiciables la négligence, la brutalité, les écarts de conduite d'une mauvaise nourrice.

La Commission dont je faisais partie se composait du maire (président), d'un secrétaire, du médecin-inspecteur, d'une dame-visiteuse et de sept ou huit membres-adjoints.

Le médecin et la visiteuse sont seuls rétribués. C'est justice. La nature délicate de leurs fonctions, le surcroît d'activité qu'ils y déploient, constituent des droits à cette distinction. Ne doivent-ils pas, en effet, l'un et l'autre, voir la compagnie entière de

nourrices dont chaque membre ne visite qu'une escouade, toujours la même, et choisie autant que possible à proximité de son domicile ?

Tous les mois, dans la dernière huitaine, nous recevions, en même temps qu'une lettre de convocation, autant de bulletins que notre circonscription conventionnelle groupait de nourrices. Nous nous présentions alors chez elles inopinément, afin de nous soustraire à l'influence d'une mise en scène fallacieuse. Mais tandis que l'inspection du médecin et de la visiteuse se réservait telles constatations dont l'intimité nous arrêtaient, notre examen plus discret, mais aussi efficace, portait sur la salubrité du logement, les moyens d'existence de la nourrice, son genre de vie habituel, sa diligence constante, l'exactitude des salaires. Un simple coup d'œil en entrant nous renseignait plus sûrement parfois que le démaillotement de l'enfant. La propreté reluisante de certains ménages d'ouvriers disait tout : la sollicitude éveillée, les habitudes d'ordre et d'hygiène, l'immuable décor planté par le mari, invisible machiniste.

Ailleurs, au contraire, les lits toujours défaits, l'aération méprisée, le linge et les vêtements à l'abandon, le petit poêle sans garde-feu, la table poissée de reliefs anciens, révélaient le taudis où s'étiole l'enfance.

Soumises à un triple contrôle imprévu, encouragées par l'espoir d'une récompense, intimidées par la rigueur du règlement qui les administre, nourrices, sevrées ou gardeuses, encourent peu de reproches graves, et si je m'emportai contre la déloyale et redoutable présence d'un biberon chez une nourrice payée pour allaiter au sein, ce fut par exception.

..

Une fois par mois la Commission se réunissait à la mairie.

J'y arrivais, un jour de l'hiver dernier, vers deux heures, lorsque, dans le couloir obscur conduisant à la salle de nos délibérations, je fus abordé par une femme qui s'était levée en m'apercevant.

Deux mioches s'accrochaient à ses bras ballants allégés d'un nourrisson qu'elle avait remis aux mains complaisantes d'une voisine avant de venir à ma rencontre.

Je l'avais reconnue ; je lui rendis son salut cérémonieux.
« Bonjour, madame Flament. Eh bien ! rien de nouveau, depuis que je vous ai vue ? »

— Rien. »

Elle baissa la voix et ajouta en m'entraînant :

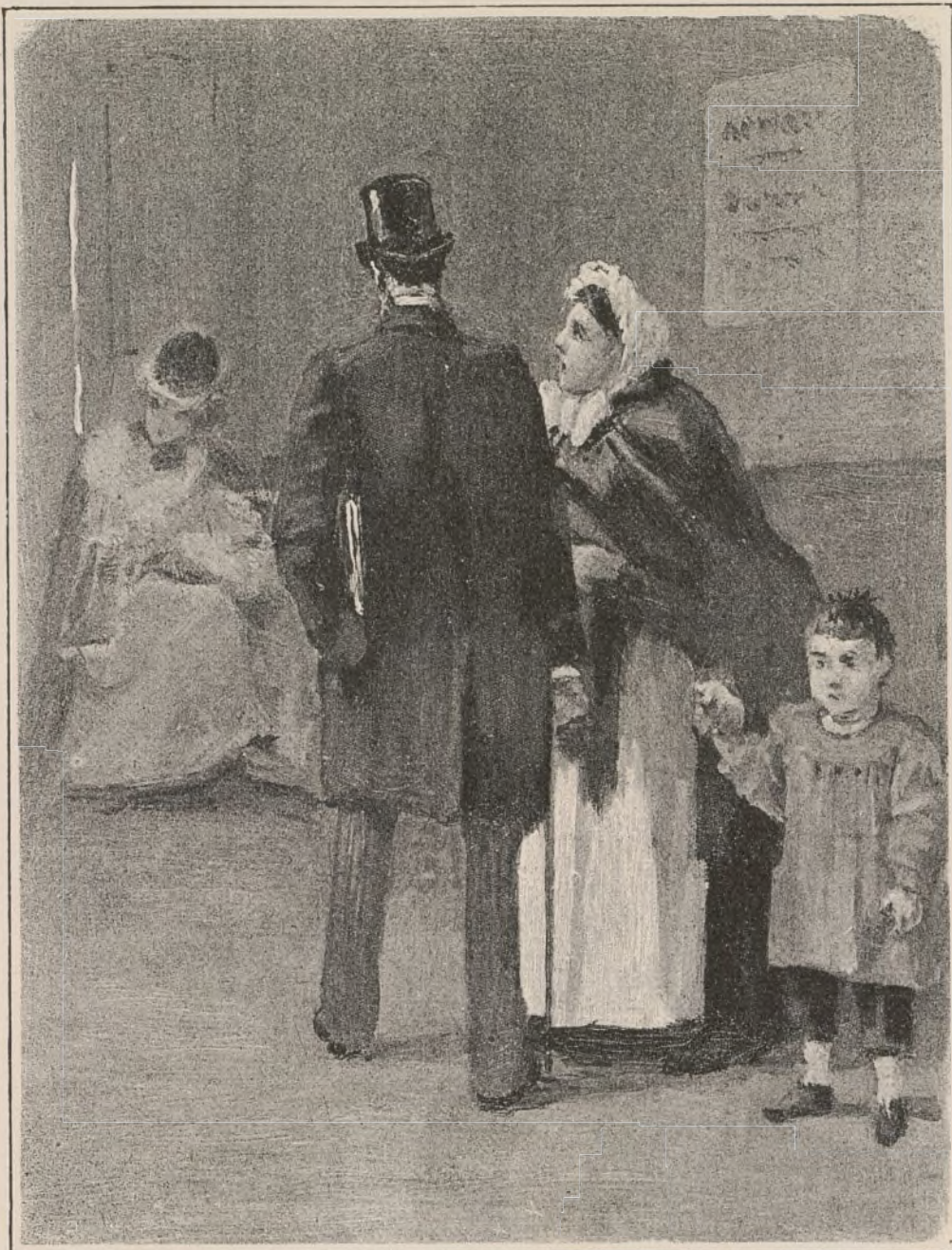
« On l'a convoquée aussi — elle. »

— Ah !... Tant mieux. »

— Elle est là. »

Un mouvement de curiosité m'échappa.

« Où donc ? »



— Sur la banquette... la femme qui était assise à côté de moi...

— Celle à qui vous avez confié votre nourrisson ?

— Oui. »

Je cherchai à dévisager obliquement la personne qu'avait désignée mon interlocutrice ; mais le demi-jour du couloir embrumait les traits, n'autorisait qu'une opinion conjecturale que j'exprimai cependant.

« Il ne semble pas, à la juger sur sa mise, qu'elle soit dans le dénûment auquel correspond son insolvabilité. »

— Oh ! monsieur, on voit bien que vous ne l'avez pas regardée de près ! C'est la misère en chapeau et gants clairs. Si je vous disais...

— Tout à l'heure, la commission recevra vos confidences. Je vous promets mon appui si votre détermination est irrévocable.

— Elle l'est, monsieur, j'ai déjà trop longtemps attendu. »

Je coupai court à ces doléances en entrant dans la salle où mes collègues étaient réunis. Presque aussitôt le président ouvrit la séance et donna la parole au secrétaire pour la lecture du procès-verbal.

* * *

Il y avait là, autour de la longue table immanquablement vêtue de vert, outre le médecin, un petit homme pétulant et loquace, et la visiteuse, une dame mûre alliant la sécheresse de l'institutrice à la prestance de la veuve d'officier ; il y avait un entrepreneur, un pharmacien, un dessinateur, deux rentiers, un horticulteur, un ébéniste. Tous fort pénétrés de leur importance, bien qu'aucun d'eux ne fût apparemment prédestiné, par l'âge ni les aptitudes, à s'élancer du dernier échelon dans la hiérarchie des fonctions, vers de plus hautes destinées. Mais peut-être la pâleur subite que j'attribuai longtemps à une contention d'esprit anormale, n'était-elle que le reflet du tapis dans lequel leur gravité se mirait, car je l'ai souvent observée depuis dans l'atmosphère officielle des administrations vouées au vert. Hors de la salle, le teint qu'avait ravagé la couleur astringente reflleurissait et je retrouvais de braves gens la main tendue, le cœur dessus.

Le secrétaire se taisant, le maire, euphémique et courtois, nous invita successivement à présenter nos observations, avant de

lui remettre les bulletins confirmatifs qu'il adressait à la Préfecture.

L'attitude, le ton, le choix des mots, la nature des remarques, leur prolixité, le geste qui les mettait en valeur, silhouettaient en quelques minutes le membre interpellé.

L'entrepreneur, brusque et carré, dénonçait véhémentement l'insalubrité des habitations, la température d'étuve qu'y entretenaient les nourrices. Et ses gros poings, ses yeux jaillissants, ses épaules de déménageur, réclamaient l'air qui lui manquait à lui-même entre les deux rentiers dont la sévérité pincée le douchait.

Ceux-ci affectaient ensuite un langage compassé, une placidité douceâtre. Les mains croisées, en des poses avantageuses, ils faisaient un sort à chaque enfant visité, discutaient sur tout avec tous, ressassaient des lieux-communs sur l'hérédité, la dépopulation, l'enfance...

« Je vais plus loin, disait l'un audacieusement.

— Si j'ose m'exprimer ainsi », reprenait l'autre, corrigeant par une réserve de bon goût la hardiesse de son voisin.

Et tous d'eux d'objecter ensemble : « Permettez... » en offrant, du pouce et de l'index joints, une prise imaginaire.

Le pharmacien, long, sec et dolent, suçait et mastiquait ses mots comme des pâtes, tristement, la pensée ailleurs.

« On jurerait qu'il mange son fonds », observait le dessinateur.

Celui-là, alerte et menu, apportait au contraire, des éléments de gaieté dont il arrivait que la Commission s'effarouchât. Il empiétait sur les attributions du médecin, ne s'en cachait pas, aimait à surprendre ses nourrices dans le laisser aller de l'allaitement. Ses commentaires étaient la joie de nos réunions.

« Belle nature !... Un Rubens !... Le petiot n'est pas à plaindre. Mettons-nous à sa place. »

Et autres facéties de rapin vieilli dont l'esprit fourbu ne peut se résoudre à déceler.

L'horticulteur enfin, par transposition d'orgueil, ne cessait de réclamer pour ses nourrices les récompenses les plus hautes, comme à une exposition de la Ville de Paris.

Mon tour vint. Après quelques remarques générales :

« La Commission, dis-je, dans sa dernière séance, a décidé qu'elle entendrait, par mesure de conciliation, madame Flament et la mère du nourrisson qu'elle élève. Toutes deux ont été convoquées. Elles sont là. Si monsieur le président... »

Le maire paraissait violenter une mémoire récalcitrante. A la fin, il ramena son regard du plafond sur moi.

« Voulez-vous, je vous prie, me remettre en deux mots au courant de cette affaire ? »

— Bien volontiers. Madame Flament... une de nos nourrices les plus méritantes...

— Parfaitement, acquiesça le médecin ; c'est le cinquième enfant qu'on lui confie ; et elle en a eu, en outre, quatre, tous vivants, de son mariage avec un gardien de la paix de l'arrondissement. Deux fois, des récompenses lui ont été décernées par la Commission. »

Nous nous saluâmes discrètement, le docteur pour demander pardon de son interruption, moi pour l'en remercier, et je repris :

« Madame Flament donc, élève au biberon, depuis environ dix-huit mois, l'enfant d'une demoiselle Lucas. C'est un fait, hélas ! assez commun. Le dernier recensement de la Préfecture de police a donné ces chiffres : Inscrits dans Paris et la banlieue, cinq mille cent vingt ; illégitimes, mille quatre cent quarante. »

— Ceux-ci sont les infirmes de l'état-civil, déclara l'incorrigible dessinateur. Ne naissent-ils pas privés d'un membre... de leur famille ? »

Cette plaisanterie imbécile n'eut pas le succès qu'avait escompté le rire de son auteur, et je continuai :

« Les nourrices savent les risques qu'elles courent. Tant que la mère trouve, dans son travail ou dans une liaison durable, les moyens de remplir ses engagements, rarement elle s'y dérobe. Mais vienne une rupture ou le chômage, qui paiera les mois de nourrice ? Personne. C'est l'histoire banale de madame Flament et de la demoiselle Lucas. Pendant un an, celle-ci, passablement entretenue, paraît-il, s'est régulièrement exécutée. Puis les mauvais jours sont arrivés, une banqueroute de cœur, sans doute... Bref, il est dû aujourd'hui à madame Flament, six mois. Il est vrai qu'ils jouissent du privilège qu'accorde à certaines créances l'article deux mille cent un du Code civil. Mais je n'ai pas besoin de faire ressortir la puérilité de cette satisfaction, la femme dont il s'agit, dénuée de ressources et logeant en garni, étant notoirement insolvable. D'autre part, il est impossible à la nourrice, accablée de famille, de prolonger un sacrifice onéreux, car, en dehors du lait, dépense quotidienne, c'est l'entretien auquel il faut subvenir, l'enfant manquant de tout, à telles enseignes... »

— Qu'un secours du bureau de bienfaisance, obtenu grâce à vous, monsieur le maire, fut converti par moi, au commencement de l'hiver, en chaussures et vêtements indispensables », confirma la visiteuse.

Le président retint la parole qui m'avait été retirée, et dit :

« En effet, je me rappelle. Mon crédit est donc épuisé de ce

côté, car vous savez quelle en est la faiblesse et avec quelle réserve j'en use. Notre intervention sera, en l'occurrence, assez délicate. Le règlement nous donne bien le droit de prescrire d'office telles mutations de nourrices que conseille le souci de nos protégés, mais c'est déplacer les difficultés sans en supprimer la cause. Je n'ignore pas que nous pouvons encore, en cas d'abandon des parents, nous substituer à eux et suivre la procédure habituelle pour faire admettre l'enfant à l'Assistance publique. Ce serait

donc en vue d'une mise en demeure préalable que la mère serait appelée devant nous ?

— Non, protestai-je, car elle ne refuse pas de reprendre sa petite fille. Elle l'eût même emmenée déjà si les scrupules de la nourrice n'avaient toujours dominé son intérêt. Elle s'est demandé — et la même question m'obsède — ce que deviendrait ce pauvre être aux bras d'une mère besoigneuse et témoignant un médiocre sentiment de ses devoirs. »



Le maire observa doucement :

« Si recommandables que soient vos craintes, la Commission ne peut s'y associer que dans la mesure de ses attributions. Il est un principe qu'a voulu respecter le législateur avant tout : celui de l'autorité paternelle. La mère en reprenant son enfant, nous lie les mains. Mais nous pouvons faire auprès d'elle une dernière tentative de conciliation et acquiescer la certitude que la nourrice persévère dans sa résolution. »

Il mit le doigt sur le bouton d'une sonnette électrique. Un garçon de bureau parut.

« Faites entrer madame Flament. »

Introduite, la bonne Madame Flament salua avec cette gaucherie, cette exagération de politesse des humbles, intimidés par la solennité d'une comparution. Elle était forte, ample, saine, d'une propreté méticuleuse rejaillissant sur la petite fille et le petit garçon qui l'escortaient et sur le nourrisson en litige, souriant dans la blancheur des langes.

« Vous m'avez transmis, conformément au règlement, votre intention de rendre à sa mère l'enfant qu'elle vous a confié, dit le président. Nous nous inclinons devant votre volonté. La Commission vous demande seulement de la lui confirmer. »

— C'est la vérité. Ces messieurs... et madame la visiteuse ne me démentiront pas : j'ai tout fait avant d'en venir là. Mais Flament a raison : est-il juste que nos mioches pâtissent pour une petite qu'est pas à nous, après tout ? Oh ! c'est pas qu'on soit heureux de se séparer d'elle !... Elle est si mignonne ; j'ai eu tant de peine à la *réchapper* !... C'est pas comme les miens qui se sont quasiment élevés tout seuls. Alors, on s'est attaché à elle. Tout le monde l'aime à la maison. Pour sûr, ça nous crève le cœur qu'elle s'en aille... Regardez-la... Si on ne jurerait pas qu'elle comprend. Fais risette à ces messieurs, fille. Non ? Voyez-vous ?... Et à ta maman Flament, veux-tu ? Oui, tenez... »

Orgueilleusement, elle tournait vers nous la petite figure chiffonnée par un rire aux anges et comme pétrie par d'invisibles et chatouilleuses mains. Puis la nourrice reprit :

« Sans me vanter, je l'ai ramenée de loin. Monsieur le docteur

la vue quand je l'ai prise; elle pesait pas lourd. Ce qu'elle nous a fait passer de nuits blanches, à Flament et à moi! Pour quarante francs. Quand nous ne les avons plus reçus, il a fallu se priver pour payer le nourrisseur, un de Plaisance qui apportait le lait tous les matins. Nous pensions: c'est une crise, faut qu'un coup de chance, attendons encore un mois. Il y en a six que ça dure. Le linge, les vêtements, ont manqué. Elle a *fini* des affaires à mes petites, d'abord; après, j'ai eu un secours; l'hiver a passé ainsi. Mais c'est pas tout. Plusieurs fois, le mois dernier, la mère est venue nous demander à coucher. Nous étions obligés de nous relever, d'ôter un matelas pour lui faire un lit par terre. On ne laisse pas les gens dehors par la pluie, la neige, le froid... C'est même un peu pourquoi nous avons gardé cette mignonne. Elle est encore si délicate! A la maison, au moins, elle dort à l'abri et mange à suffisance. Tandis que chez sa mère... Oh! je ne la crois pas méchante, quoique la misère lui ait bien aigri le caractère. Mais ça n'a pas le feu sacré, les mères de cette espèce-là! On voudrait se consoler avec l'idée qu'il aurait toujours fallu, un jour où l'autre, rendre la petite. Nous avons beau faire; c'est comme une mort dans la famille. »

Madame Flament s'était penchée sur son nourrisson; elle resta un long moment le visage enfoui dans sa bavette, sans répondre aux tiraillements des deux gamins pendus à ses jupes et moins jaloux des caresses qu'ardents à s'y associer.

Le président, cependant, écrasait dans son moulin à formules quelques grains d'éloquence: « ... Sentiments dont je suis l'interprète... Hommage rendu à votre dévouement... Précieux concours... Notre estime, etc... » Puis, au garçon de bureau rappelé: « Faites entrer madame Lucas », dit-il.

L'âge de Madame Lucas échappait à une appréciation exacte. D'un naufrage de beauté, elle avait sauvé une vague séduction faite de sveltesse et d'élégance captieuse, un déjeuner froid de restes encore appétissants. Des épaves d'aisance et de goût parisien atténuaient même le désastre d'une toilette fatiguée, fripée, fanée, comme si la créature et le vêtement avaient vieilli ensemble, très vite. L'étoffe du visage, amèrement plissée à la commissure des lèvres, semblait, elle aussi, avoir été hâtivement reprise.

La Commission se gourma, s'érigea en tribunal jugeant en dernier ressort; et le résumé *impartial* du président accabla la prévenue.

« Il ne s'agit plus d'épiloguer. Vous devez six mois de salaires à madame Flament. Vous comprenez, n'est-ce pas, qu'il lui soit impossible, dans ces conditions, de garder votre enfant? »

— Parfaitement.

— Vous auriez tort, d'ailleurs, de la trouver exigeante. Elle ne demandait, de votre part, qu'un peu de bonne volonté. Quelques

acomptes, manifestant votre désir d'éteindre cette dette, l'eussent, je crois, disposée à temporiser.

— Je ne puis donner à madame Flament l'argent que je n'ai pas. Dix fois je lui ai proposé de reprendre ma fille. Si je n'avais pas cédé à ses instances en la lui laissant, la somme qu'elle me réclame serait moins élevée.

— Oui... mais l'enfant serait peut-être morte.

— Aussi, ne consultant que son intérêt, n'ai-je pas hésité entre deux maisons: l'une où sa vie était assurée, l'autre où la misère l'attendait.

— Permettez-moi de juger sévèrement cette façon d'envisager la plus haute des responsabilités.

— Juger? A quel titre, s'il vous plaît? Du moment que je n'abdique pas mes droits, que je les revendique, au contraire, en emmenant ma fille, votre réprobation est superflue. Finissons. Je ne suis pas venue ici pour entendre de la morale. Je dois, je paierai. Le reste me regarde seule. »

Dans le silence qui suivit cette déclaration cassante, la demoiselle Lucas s'approcha vivement de la nourrice, enleva l'enfant et disparut avec, serrée de près par madame Flament dont l'émotion précipita incivilement le départ.

Cinq minutes après, je sortais de la mairie lorsque j'aperçus madame Flament causant avec un gardien de la paix de service. Je le reconnus; c'était son mari. Arrêté au bord du trottoir, il repoussait sans vigueur une sollicitation pressante, bornait sa résistance à la répétition du même geste découragé, un écartement des bras presque comique. Mais elle les saisit, les fixa le long de son corps, et du coup il fut à sa merci, désarmé.

Aussitôt, madame Flament s'éloigna, entra dans le square voisin.

Ma curiosité était éveillée. Je résolus de pousser jusque-là. Je n'allai pas loin. La bonne femme revenait rayonnante, avec son nourrisson dans les bras et ses deux mioches à ses trousses. Je feignis de la rencontrer par hasard, d'autant qu'elle se troubla.

« Tiens! C'est donc arrangé? »

— Oui, répondit-elle avec embarras. J'ai pu rattraper la mère... une chance! Alors, elle a consenti à me rendre la petite... si je m'engageais à ne plus l'ennuyer avec mes réclamations. Oh! je sais bien... ça nous impose des privations et nous n'aurons plus le droit de nous plaindre. Mais Flament l'a voulu... c'est lui qui l'a voulu. Vous ne le connaissez pas. Jamais il ne m'aurait pardonné de l'avoir laissée partir! »

LUCIEN DESCAVES.

(Illustrations de Eugène Buland.)

